KITAB EN-NASAB

(Suite et fin. — Voir les n^{os} 244 à 255)

Le document qui a pour auteur Sidi *Mohammed ben Sa'd* établi à H'ign el-K'â'hira, dont nous avons parlé, a été écrit très probablement lorsque celui-ci voulut se rendre à Grenade. Et bien que la distance de ces deux villes ne fût pas considérable, il composa néanmoins cet écrit par précaution.

Les hommes pieux et les habitants de l'Andalousie prenaient de très grandes précautions à ce sujet. Lorsqu'il arrivait chez eux un homme qui se disait issu du noble Prophète, ils avaient l'habitude de l'interroger sur son père, sur son grand-père, sur sa famille (قبيلة fraction, avec un *sad* sans point), sur son pays, sur le lieu de sa naissance, sur son pays d'origine. Lorsqu'ils avaient réuni et contrôlé ces renseignements, celui d'entre eux qui était chargé de ce soin, en écrivait au pays d'où était venu cet homme pour prendre des informations et demander des renseignements exacts sur son compte. Si l'on recevait une réponse conforme aux allégations du nouveau venu, on lui attribuait son rang honorable, et on lui témoignait un grand respect, selon qu'il convenait à sa qualité; les chefs du pays, de leur côté, lui rendaient les honneurs dont les nobles jouissaient chez eux. Dans le cas contraire, on le faisait partir, et on le chassait du pays après lui avoir fait subir un rude châtement. Ainsi parlent les historiens. C'est pour cette raison que l'on ne trouvait personne chez eux

appartenant à la noblesse du Prophète, dont la généalogie ne fût établie avec soin.

Trois fractions de chorfa à Fez

Des nobles qui habitaient Fez et qui l'habitent encore il subsiste à notre époque trois fractions, toutes issues des plus illustres chorfa de Fez et dont la noblesse n'est contestée de personne.

La *première fraction* est celle des *Çaliyytes* (صاليون) lesquelles descendent des H'oseynites (avec le diminutif حسينين). Ils sont originaires de *Çaghîla* (صغيلة, Sicile?) et ils mentionnent ce pays dans leur généalogie. Ils ont habité l'Andalousie; une de leurs fractions est à Sabta (Ceuta).

La *deuxième fraction* est celle des *Debbâghiytes* (دباغيون) lesquels habitent aux sources de Fez (Oyoûn) des *K'arouiytes* (فرويين); ils sont issus de H'assanites Edrîsîtes. Ayant quitté le pays (عدوة) d'Andalousie, il se rendirent à Salâ (سلا, Salé) d'où ils allèrent à Fez. Ils n'exerçaient pourtant pas le métier de tanneurs, bien qu'on leur applique ce surnom de Debbâghiytes. Ce nom leur fût donné sans doute à raison de ce que j'ai vu dans l'un de leurs diplômes, qu'un certain prince frappa d'un impôt ceux d'entre eux qui habitaient une tannerie dans la ville de Salâ (1).

La *troisième fraction* est la nôtre, je veux dire celle des *Kâdriyytes*, ainsi nommés de Sidi Abd-el-K'ader el-Djilânî. Cette origine nous a valu le nom que nous avons porté jusqu'à ce jour; et nous n'avons reçu aucune autre appellation, ni aucun autre surnom; et peut-on avoir un nom plus beau, un meilleur surnom, un père plus illustre! Que Dieu exauce l'espoir que nous met-

(1) Comme dans maints autres passages, le texte est ici corrompu, et le sens n'en est donné que par approximation.

tons en Lui à cause de son intercession, qu'il nous compte parmi ceux qui conservent son amour et pratiquent sa loi ! Ce nom que l'on nous a donné prouve notre origine en rappelant le souvenir de notre illustre ancêtre, je veux dire, Sîdî 'Abd el-Kâder. Telle est la règle en arabe pour former un nom relatif d'un nom composé à l'état construit (المركب الاضافي). Lorsque le premier mot n'est pas déterminé par le second, et s'il peut y avoir du doute, on néglige le premier mot et l'on ajoute au second la désinence du relatif, ainsi que cela se présente pour le nom d'Abd el-Achhel (عبد الاشهل) et d'autres de même espèce.

Émigrations des ses ancêtres en Espagne et à Fez

Lorsque nos ancêtres arrivèrent dans la Péninsule, ils allèrent d'abord à *Hiçn el-K'âhira* avec l'intention de s'y fixer, ainsi qu'il ressort du titre plus haut mentionné. Ils se rendirent ensuite à Grenade, où ils s'établirent ; ils y séjournèrent jusqu'au moment de leur départ pour Fez. Le motif qui les fit émigrer à Fez, fut l'apparition des chrétiens (روم) à Grenade et leurs fréquentes attaques contre cette ville.

Plus d'une fois nous avons entendu dire aux anciens de notre connaissance, qui le tenaient de leurs pères, que notre ancêtre émigra à Fez, et retourna de cette ville à Grenade, quand cette dernière ville était encore au pouvoir des musulmans, à raison de diverses choses qu'il y avait laissées ; il rentra ensuite à Fez. Ce dernier fait prouve que ce voyage eut lieu avant la prise de Grenade, mais peu de temps avant cet événement ; car cette ville fut prise le 2 Rebi' 1, de l'année 897 (1491). Grenade se rendit, et ceux qui l'habitaient se retirèrent en pays musulman. Quelques-uns restèrent sous la domination de l'ennemi jusqu'en 904 (18 août 1498),

année où ils furent chassés par la violence (veuille Dieu rendre cette ville à l'Islam).

L'émigration de nos ancêtres eut lieu à la fin du neuvième siècle, quand Grenade se fut rendue sous condition. Leur séjour dans la Péninsule, d'après ce qui a été dit, avait duré deux cents ans environ, autant qu'a duré notre séjour à Fez. Dieu le sait mieux !

Celui de nos ancêtres qui émigra de Grenade à Fez fut Mohammed, arrière petit-fils de Sidi Mohammed ben Sa'ad, lequel est l'auteur de l'écrit plus haut cité.

J'ai vu un écrit du cheykh El-K'aççâr qui mentionne les petits-fils (حودة) de ce cheykh qui vint à Fez. C'est un acte de mariage portant la date du 2 Cha'bân 966 (1558) ; il est écrit de sa main. Il est parlé de la noble dame Fât'ma fille de Sîdî 'Abd Allah Moh'ammed ben Sîdî Aboû 'Abd Allah Moh'ammed, établit à Fez à raison de la conquête de Grenade par les Roum (chrétiens) ; il était fils de Sîdî Aboû 'Abd Allah Moh'ammed el-H'asanî, et celui-ci descendait de Sîdî 'Abd el-K'âder el Djîlânî, selon ce qui est écrit dans leur arbre généalogique béni de Dieu. Fin de la citation.

Il y est dit aussi que le motif qui la porta à se marier fut cette parole du Prophète : « J'ai prié Dieu de ne faire entrer en enfer aucun de ceux qui se seront alliés à moi ou auxquels je me serai allié. »

Il y cite également quelques traditions et des faits mémorables du cheykh Sîdî 'Abd el-K'âder Djîlânî, ainsi que le témoignage des hommes notables qui furent ses amis. De sa main il écrit ensuite ce qui le concerne ; il nous donne son nom, qui est Ibn et-Tâdjir el-Kheyr Aboû Moh'ammed K'âsim, émigré à Fez à la suite de la victoire des chrétiens sur Grenade. L'arrivée de ses ancêtres à Fez eut lieu en même temps que celle de nos ancêtres, ou peu après. Il possède l'acte écrit par son ancêtre.

Rédaction du document généalogique

Ensuite, lorsque ce pays ne lui offrit plus de tranquillité et qu'il fut pris du désir de quitter sa patrie, lorsqu'il voulut se séparer de ses biens héréditaires et du lieu où ses pères et ancêtres étaient célèbres, lorsqu'il fut près d'émigrer et de changer de situation, il reconnut que le temps est perfide et trompeur, et comprit qu'il devait légalement établir son illustre généalogie et sa noblesse sans mélange, et la distinguer des autres généalogies, afin que personne ne pût l'attaquer et qu'aucun doute ne vînt l'obscurcir.

Et c'est par un bienfait de Dieu, par la bénédiction de ses ancêtres et par la libéralité d'un grand nombre d'hommes de son pays et de sa ville, qu'il a établi ce qu'il y a de vrai dans sa généalogie, comme cela ressort de l'acte qu'il en a dressé. Et il nous a fait connaître avec une certitude légale, son ancêtre et sa descendance de Sîdî 'Abd el-K'âder El-Djîlânî en s'appuyant sur l'acte écrit par son ancêtre, acte qui concorde parfaitement avec ce qui est rapporté dans l'écrit suivant. L'auteur du premier écrit, aussi bien que l'auteur du second, avait appris de bonne source tout ce que renfermaient les livres et tout ce qui était rapporté de vive voix. Le premier a laissé au second toutes les connaissances qu'il avait acquises à ce sujet. Et ces documents qui sont restés entre nos mains nous démontrent qu'aucune lacune n'existe et que la vérité de ce qu'ils avancent est basée sur des preuves certaines. Que Dieu leur accorde la meilleure des récompenses pour avoir réuni ces documents qui suffisent à nous faire connaître la vérité avec tous les détails nécessaires !

PREMIER ACTE DU DOCUMENT GÉNÉALOGIQUE

Ce document comprend deux actes. Le premier renferme de nombreux témoignages : il nous donne le

nom, l'origine et la généalogie de l'auteur. Celui-ci affirme n'avoir été contredit par personne au sujet de ses illustres ancêtres. Tous étaient honorés comme des personnes nobles, et recevaient des marques de considération et de respect, on les plaçait au nombre des hommes dignes de toute vénération.

Les témoins donnent leur assertion comme certaine et exempte du moindre doute. Ils sont au nombre de vingt, tous originaires de l'Andalousie, pays de l'auteur de l'écrit. Ce qu'ils affirment mérite toute créance et est l'expression de la vérité. Leur témoignage a été consigné par écrit au milieu de ramadan 616 (novembre 1219).

Parmi eux se trouve Abou 'Abdallah Moh'ammed ben 'Alî ben Moh'ammed ben El-Azrek' el-Andalosî. Il est manifeste qu'il s'agit du k'âd'i Aboû 'Abdallah Moh'ammed ben 'Alî ben Moh'ammed ben Moh'ammed ben El-Azrek' el Gharnât'î (de Grenade), le savant écrivain, auteur de l'ouvrage *Badâ'you ssouloûk fî t'abâg'i'î-l-mouloûk* (بدایع السلوك في طبایع الملوك) et d'autres ouvrages. Il était venu de Grenade lors de la conquête de cette ville par les Roums (chrétiens) et à l'époque où notre ancêtre vint à Tlemcen. Il se rendit ensuite dans l'Est (مشرق) où il mourut au début du dixième siècle (صدر المائة العاشرة) comme l'ont dit quelques écrivains. Il est l'ancêtre du cheykh El-K'aççâr, par le père de ce dernier.

Vient ensuite le témoignage du substitut (نایب) du k'âd'i de la djemâ'a de Fez, dont les deux assistants affirment l'authenticité de cet acte auquel est attribuée une valeur certaine. C'est le juriste (فقيه), l'illustre, le professeur, l'excellent Aboû l-H'asan 'Alî ben Moh'ammed ben 'Abd el-Wahhâb ech-Châmi el Khazradjî, mort en çafar de l'année 928 (décembre 1521).

Suivent six paraphes qui affirment l'authenticité de ce même acte. Ensuite nous trouvons le témoignage du k'âd'i de l'époque (فاضی الوقت), lequel affirme positivement la même chose. Il a écrit son nom, celui de son

père et de son grand-père. Il s'appelle le cheykh, l'imâm, l'illustre, le juriste (البعفيہ النوازي), le mufti Abou 'Abd Allah Moh'ammed ben 'Abd Allah ben el-Miknâsi el-Y'arni (يعرني Ifreni?) connu sous le nom de k'ad'i el-Miknâsi. Il est l'auteur des Séances (صاحب المجالس). Il mourut k'ad'i en l'année 918 (19 mars 1512), une année avant l'imâm Ibn Ghâzi (ابن غازي), d'autres disent l'année même de sa mort, et ceci est la vérité. Il était resté k'ad'i pendant trente et quelques années.

Le premier de ces six paraphes est la signature d'un savant de Fez, le plus illustre de son époque, l'imâm Abou Moh'ammed 'Abd el Wâh'id ben Ah'med ben Iah'ya el-Wancherîsî. Il était en charge au moment où il donna son témoignage; il avait été nommé à ces fonctions en 910 ou en 911 (1504 ou 1505) par le k'ad'i Abou 'Abd Allah el-Miknâsî susmentionné, ainsi que le raconte Abou 'l-'Abbâs el-Mandjoûr.

La deuxième signature est celle d'Abd el-Wâh'id ech-Chérîf el-H'asanî, lequel a écrit bien lisiblement son nom. Il descend des nobles ancêtres Tâhirîtes qui sont nos administrateurs (*nak'îb*) à Fez. Ainsi me l'a expliqué un jurisconsulte appartenant au corps des notaires, et homme fort versé dans la connaissance des écritures et dans la lecture des actes. Les membres de la noble famille des Tâhirîtes (que Dieu purifie leurs secrets et augmente leurs lumières), m'ont fait connaître divers diplômes émanant des princes et conférant à leurs ancêtres la dignité de *nak'îb*. J'ai vu dans le nombre le diplôme délivré à 'Abd el-Wâh'id ben Tâhir, leur ancêtre. Il ne s'appelait pas Tâhir, parce que tel était le nom de son père, mais il reçut ce nom pour être ainsi différencié de ses descendants (Dieu est mieux informé).

Entre ces derniers et Sidî 'Abd el-Wâh'id l'on compte quatre générations, ou trois selon d'autres; comme entre nous et l'auteur de cet acte il y a quatre générations, ou trois d'après quelques auteurs. Cette signature est consignée au bas de l'acte et à droite. La signature

que l'on voit au-dessous est l'attestation de la précédente; elle émane du nak'ib de l'époque, Sîdî Moh'ammed ben 'Abd el-K'âder ben 'Abd Allah el-H'asanî el-Khoût'î Miknâsi, habitant à Mequinez; elle y fut apposée quand celui-ci prit connaissance de l'acte et voulut le légaliser, vers l'année 1080 (31 mai 1669).

DEUXIÈME ACTE DU DOCUMENT GÉNÉALOGIQUE

Le deuxième acte de ce document généalogique renferme les noms des témoins qui, après avoir donné leur témoignage, attestent que cet ancêtre fait partie de la postérité des gens de la maison du Prophète par T'âhir el-H'asanî. L'authenticité de sa généalogie est prouvée par le témoignage unanime des habitants de l'Andalousie. Nul n'émet de doute en disant que ces ancêtres illustres sont nobles dans l'Islam et possèdent la plus pure noblesse et la célébrité la plus éclatante. Tous affirment d'une façon absolue qu'ils le connaissent, lui et son fils immédiat Sidi Moh'ammed. Et cette affirmation émane de vingt-trois hommes dont la déposition a été consignée par écrit à la fin de rebî' 1 de l'année 947 (8 mai 1540).

On lit ensuite la législation et la confirmation de ces signatures, donnée par le k'âd'î de la djamâ'a, lequel atteste avec certitude la vérité de ce que les témoins ont déposé en sa présence. Vient enfin la déclaration personnelle et la signature de ce k'âd'î, qui se nomme le cheykh, l'imâm, le savant, le k'âd'î de Fez, professeur de sciences juridiques, auteur d'ouvrages en ce genre, le plus juste des k'âd'îs, Abou Moh'ammed 'Abd el-Wâh'id, fils du cheykh, de l'imâm Abou l'Abbâs Ah'med ben Yah'ya el-Wancherîsî (Dieu lui fasse miséricorde!). C'est le même qui a mis sa signature plus haut, dans le premier des deux actes, quand il n'était pas encore k'âd'î; il s'est écoulé trente et un ans entre le premier et le dernier de ces actes. Puis il écrivit le second acte

placé à la suite du premier ; et comme il avait eu un enfant, il requit témoignage tant en son nom qu'au nom de cet enfant, ainsi que cela ressort de ce qui est écrit plus bas. Et Dieu est mieux informé !

La mort d'El Wancherîsî arriva au mois de dhoù l-h'idja de l'année 955 (11 février 1548). Il était âgé d'environ 70 ans ; il fut k'âd'î pendant dix-huit ans. Trois ans environ avant sa mort, il renonça à cette charge pour exercer celle de mufti.

De tout ce qui est contenu dans ces deux actes, il résulte que l'on a consigné le témoignage de quarante-trois personnes, sans compter celui des grands savants dont nous allons parler. Et lors même que l'on négligerait l'un des deux, l'autre est plus que suffisant à cause des conditions dans lesquelles les dires ont été produits.

Les témoignages consignés dans le second acte sont unanimes et exempts de toute contradiction ; ils annulent ce qui en diffère dans les témoignages du premier acte, qui ne renferme eux aussi, pour ainsi dire, que des dépositions unanimes.

Les témoins qui ont déposé dans ces deux actes sont nombreux et se succèdent sans interruption. Leurs affirmations sont plus que suffisantes et ne laissent subsister aucun doute ; eux-mêmes réunissaient les conditions exigées par les juristes pour établir la commune renommée, puisque l'unanimité fait preuve complète et ne laisse plus, selon l'usage, planer de doute sur les faits rapportés. Le grand nombre des témoins ne permet pas de révoquer en doute la commune renommée et suffit, du moment qu'ils ont l'honorabilité requise, sans même qu'il y ait parmi eux des *adels*. Telle est la doctrine des juristes, et la certitude s'obtient d'autant plus facilement, que ces témoins sont du pays où s'est passé un fait public sur lequel ils ont à déposer.

L'émigration fut le motif qui détermina ces dépositions verbales de témoins, et contribua à faire dresser ce

acte. Ces témoignages eurent bien plus de poids que les six signatures suivies de cinq autres. Cela contribua à donner à notre généalogie une continuité où tout se rattache comme le jour à la nuit. Et cette garantie absolue s'est transmise d'un pays à un autre par de nouveaux témoins qui l'ont fait durer jusqu'à notre époque. De nombreux témoins qui se trouvent à Fez, venus de ce même pays, ont confirmé la vérité de ces faits.

La connaissance de cette généalogie s'est répandue partout, elle est parvenue en tout lieu et en toutes les oreilles ; toutes les bouches, des petits comme des grands, l'ont proclamée hautement. Et ainsi l'on est arrivé à conserver cette vérité par la faveur de Celui qui tient toutes les faveurs et tous les bienfaits. Dans la suite, ils ne pouvaient se transporter d'un pays dans un autre et d'une maison dans une autre, sans y rencontrer des témoins capables d'attester leur origine. Leur émigration, ainsi que nous l'avons dit, fut seule cause qu'ils établirent un acte relatant leur condition et leur généalogie afin que le souvenir ne s'en perdît pas.

Or, il n'y a pas d'illustre généalogie, possédant une authenticité incontestable, qui n'ait eu l'émigration pour cause ; je l'ai remarqué dans toutes les généalogies dont j'ai étudié les preuves. Dans ces écrits j'ai rencontré les mêmes expressions que nous avons vues dans les deux actes sus-mentionnés, c'est-à-dire l'accord unanime des témoins et l'absence de toute contradiction, et autres termes semblables de nature à établir la certitude.

Au contraire, toutes les généalogies peu illustres que j'ai examinées sont privées de ces caractères. Étudiez-les vous-mêmes, vous verrez que ce sont les marques de la véritable authenticité, acceptées comme suffisantes pour produire la certitude dans toute question de droit et dans toute tradition.

Enfin, les dépositions des témoins qui renferment ces deux actes, portant sur des faits notoires, sont suivies

d'une déclaration dans laquelle ils affirment connaître avec certitude ce qu'ils ont dit, ainsi qu'on le voit dans l'acte, lequel acquiert par là une valeur spéciale produite par l'unanimité des témoignages.

Il résulte de là que cet acte a une autorité plus grande que celle produite par les témoignages reçus en ces termes : « nous avons entendu vaguement », et autres semblables.

Et cet acte exclut toute discussion, qui serait possible, après un simple témoignage oral, ainsi que le dit le cheykh Aboû Sa'ïd ben Lobb : « Un témoignage devient irrécusable lorsque contre les dépositions qu'il renferme on n'apporte ni contradiction ni opposition. Et tout cela est encore d'une nature plus probante lorsque l'accord unanime a existé dès les premiers temps, même avant l'émigration. Or, la notoriété parfaite engendre l'évidence et la certitude parce qu'elle est la preuve de la continuité ininterrompue des témoignages revêtus des conditions requises ».

Cette notoriété, grâce à Dieu, et cet accord des témoins n'ont jamais cessé d'exister publiquement, ainsi que personne ne l'ignore à notre époque.

AUTRES TÉMOIGNAGES SUR LE MÊME SUJET

Parmi ceux qui, peu avant notre époque, ont parlé sur ce sujet, se trouve le cheykh, chef de nos cheykh (شيخ شيوخنا) le très savant, le généalogiste distingué, Aboû 'Abd Allah *Moh'ammed el-'Arbî el-Fâsî* (Dieu lui fasse miséricorde !). Il parle incidemment des plus illustres chérifs, et dit : « A Fez, il y a des nobles appelés *K'âdriytes*, qui descendent du pôle Aboû Moh'ammed 'Abd el-K'âder el-Djîlânî ». Il donne sa généalogie, puis il ajoute que notre origine remonte à lui sans aucun doute. Et tous, dit-il, admettent la vérité de ce qu'il affirme.

Le cheykh de ce dernier avait avant lui parlé du même sujet avec éloge : c'est le cheykh el-islâm, le très savant, le généalogiste, l'homme à la science sûre Aboû 'Abd Allah Sidî *Moh'ammed ben K'âsim el-K'âççar el-Ghar-nât'i*, dont nous avons lu le témoignage, mais non dans son autographe.

Avant lui nous trouvons le témoignage du cheykh, le walî, l'imâm Aboû el-Na'im Sidî *Rid'wân ben 'Abd Allah*. Son dire est confirmé par celui du cheykh, de l'excellent, du très savant, du professeur, du généalogiste, du h'âfiz' Aboû Moh'ammed Mouley *'Abd Allah ben 'Alî ben T'âhir el-H'asanî, es-Sedjelmâsi*. Nous pourrions en citer beaucoup d'autres. L'énumération en serait longue et fastidieuse.

Or, le témoignage d'un homme instruit, surtout d'un homme d'autorité et de conduite exemplaire, renferme en lui une preuve certaine (عالم avec fath'a sur le lâm).

PRINCIPALES SIGNATURES DU DOCUMENT

Dans les deux actes réunis dans ce document, j'ai lu plusieurs signatures. Les plus importantes sont au nombre de cinq. Celle du k'âd'i Aboû 'Abd Allah el-*Miknâsi*; du k'âd'i Aboû Moh'ammed *'Abd el-Wâh'id el-Wancherîsi*, et celle du premier adjoint de ces deux k'âd'is : Aboû l-H'asan ech-Châmî; celle du k'âd'i Aboû 'Abd Allah ben el-*Azrek*, et celle du Sidî chérif, du chef (نفيب) Sidî Aboû Moh'ammed 'Abd el-Wâh'id (Dieu leur fasse miséricorde !)

Nous avons eu entre les mains, dans des pièces analogues à celles-là, avec des signatures d'autres personnes d'époques postérieures, actes de quittance, de nomination ou d'attribution de force exécutoire, les signatures de plusieurs des dits imâms et k'âd'is, tels que le cheykh, l'imâm, le cheykh-el-islâm, le mufti, le savant, l'homme très instruit et très célèbre, Aboû 'Abdallah Sidi *Moh'am-*

med ben K'ásim el K'aççâr, dont le nom revient dans plus d'un endroit ; — son cheykh, l'imâm, le savant, le saint, l'excellent, le chef des gens pieux et religieux, Sîdî Rid'wân ben 'Abd Allah (Dieu nous aide par son intercession !); — le k'âd'î, le très savant Abou Moh'ammed 'Abd el-Wâh'id ben Ah'med El-H'omaydî.

Dans un livre qui est entre nos mains, il est parlé des rapports de nos ancêtres avec un des officiers du sultan Abou l-'Abbâs Ah'med el-Mançoûr, à propos des offrandes que chaque année on offrait aux nobles (chorfa). Cette année on avait tardé à leur offrir ce qui leur était dû. Ils le pressèrent d'acquitter envers eux les droits qu'ils tenaient de leur descendance du Prophète, et du haut rang (نبوة) de Sîdî 'Abd el-K'âder el-Djilânî. Ils réclamaient le paiement de ces redevances et la reconnaissance de leur dignité. Ils s'étonnaient de son retard, au nom de Sîdî 'Abd el-K'âder dont ils rappelaient le pouvoir, les ancêtres glorieux et les descendants illustres. Leur lettre se terminait par ces vers :

« Ils ont causé ma perte, à moi, l'homme que l'on sait, en un jour de bataille, alors que je défendais la frontière, comme si je n'étais pas pour eux un intercesseur, et comme si mon origine ne me rattachait pas à la famille d'Amr (1). »

Cette lettre fut écrite de la main propre du cheykh K'aççâr ; et Sîdî Rid'wân y a ajouté de sa main et signé ce qui suit : « Ceci a été dicté par 'Abd Allah Rid'wân et écrit par son ordre ». A la suite de ces deux témoignages on trouve celui du k'âd'î El-H'omaydi qui les confirme, et dit, s'adressant à l'officier susmentionné : « Ceci (cette lettre) est pour vous un présent de Dieu, car elle vient des descendants de Sîdî 'Abd el-K'âder, à qui nous vous recommandons, toi et eux ».

A la suite nous trouvons une déclaration écrite de

(1) Ces vers sont anciens ; ils figurent dans l'*Aghâni* (I, 165) et dans Marrekochi, *Histoire des Almohades*, p. 15 du texte, ou p. 19 de la traduction française.

la main du seigneur, du chérif, de l'homme au pouvoir insigne, de Aboû *l-H'asan 'Alî* ben Moh'ammed, Eç-Çak'allî, el-H'asanî. Il dit : « Voici la prière que vous adresse la plus chère parmi vous des créatures de Dieu, 'Alî eç-Çak'allî; donnez-leur et soyez-leur agréables, afin d'obtenir la bénédiction du pôle des pôles, le cheik Sîdi 'Abd el-K'âder el-Djîlânî; que Dieu ne nous enlève pas ses bénédictions; louez-le, exaltez-le pour le don qu'il vous a fait ».

Nous possédons également un autre écrit de même nature, composé par le cheykh Rid'wân sur la dignité de nos ancêtres et adressé par lui à certains secrétaires du gouvernement pour les éclairer à ce sujet. Il commence par dire qu'il a entre les mains ce que leur avait écrit à ce sujet le prince des croyants, Aboû l-'Abbâs el-Mançoûr, ainsi que Mouley ech-Cheykh; il ajoute ensuite : « En effet, ils sont véritablement nobles, cette vérité est publique et connue partout ». Cela a été écrit par le cheykh K'aççâr, et Sîdî Rîd'wân y ajouta de sa main : « Dicté et écrit par ordre du serviteur de Dieu Rîd'wân ben 'Abd Allah, que Dieu répande des grâces dans son cœur. Amen ! ».

Nous possédons d'autres témoignages écrits semblables à ceux qui précèdent. Je n'ai cité ces derniers qu'à cause de la grande autorité de Sîdî Rîd'wân et pour attirer sa bénédiction sur ce livre. Et Dieu seul connaît la vérité : vers Lui tout retourne et tout finit. — Sîdî Rîd'wân mourut en l'année 991 (25 janvier 1583). Le cheykh El-K'aççâr mourut en l'année 1011 (21 juin 1602). Le k'âd'î H'omaydi mourut en l'année 1003 (16 septembre 1594); il avait été k'âd'î pendant plus de trente ans.

Histoire de Aboû 'Abdallah Moh'ammed, ancêtre de l'auteur. — Ses trois fils.

Ce Sîdî Aboû 'Abd-Allah Moh'ammed, habitant Fez, est un des piliers de sa généalogie, et est mentionné

dans les deux actes, je veux dire dans l'acte dressé dans la Péninsule, et dans celui dressé à Fez. C'est lui qui est nommé le dernier dans la généalogie du second acte, comme le père de son grand-père est le dernier nommé dans le premier acte; ce que nous avons déjà remarqué. Nous avons voulu rappeler ce détail ici afin de mettre de l'ordre dans ce que nous avons dit à son sujet.

Nous allons parler maintenant des qualités et des titres que nous lui connaissons et qui sont à son honneur.

Son nom était (Aboû) *'Abd Allah Moh'ammed*, fils de son homonyme Sîdî *'Abd Allah Moh'ammed* fils de Sîdî Aboû l-Kheyrât Sa'ad, fils de Sîdî Aboû l-'Abbâs Ah'med, fils du cheykh, du savant, de l'homme instruit, du modèle Aboû *'Abdallah Moh'ammed*, fils de Sîdî Aboû l-H'asan 'Alî, fils du jurisconsulte, du bon, du pieux, qui habitait près du temple de La Mecque, Sîdî Seyf ed-dîn Aboû l-'Abbâs Ah'med, fils du pieux, de l'ascète Cheref ed-dîn Aboû *'Abdallah Moh'ammed*, fils de l'imâm, du cheykh, de l'excellent Sirâdj ed-dîn Aboû Ish'âk' Ibrâhîm, fils du cheykh des cheykh et du pôle des pôles Moh'y ed-dîn Aboû Moh'ammed *Sîdî 'Abd el-K'âder el-Djilânî*, dont les ancêtres ont été mentionnés plus haut.

L'on compte deux ancêtres entre Sîdî Moh'ammed, mentionné dans l'acte rédigé à Fez, et Moh'ammed ben Sa'ad. Entre celui-ci et Sîdî *'Abd el-K'âder*, l'on en compte neuf. Et entre Sîdî Moh'ammed, celui qui vint s'établir à Fez, et Sîdî *'Abd el-K'âder*, il y a douze générations; le nombre total, jusqu'à Sîdî *'Abd el-K'âder*, s'élève à treize générations.

J'ai réuni leurs noms dans des vers du mètre basît', et j'ai dit: « Quatre Moh'ammed, puis Sa'ad, puis trois Ah'med; ensuite Moh'ammed suivi d'Ali, d'Ah'med, de Moh'ammed, d'Ibrâhîm, et du cheykh leur ancêtre, roi de tous les saints ».

Dans cette liste il y a deux noms qui sont répétés

plusieurs fois de suite; d'abord Moh'ammed qui est répété quatre fois, ensuite, après Sa'ad vient Ah'med qui est répété trois fois de suite. Tel est le compte exact des noms tel que nous le trouvons dans le second acte et dans le premier.

Dans le premier acte, avant Ah'med fils de Cheref ed-din, on place un autre Ah'med. Mais je ne l'ai pas mis dans ma liste, parce qu'il manque dans le second, et que dans le premier acte il est répété avec le même nom, le même prénom, le même sobriquet. — En dehors de ce nom, tous sont d'accord sur cette chaîne généalogique, nom par nom, et lettre par lettre, ainsi que nous l'avons dit. Car il ne faut accorder aucune confiance à ce qui est écrit dans des actes de mariage, dans lesquels l'on ajoute ou l'on retranche des noms.

On a souvent à déplorer la négligence de ceux qui rédigent des actes (اهل التوثيف), lesquels ne font pas assez d'attention et ne contrôlent pas suffisamment. Souvent ils changent des noms, ou en ignorent la valeur, et négligent de désigner les titres et les épithètes; les autres acceptent ce qu'ont dit ces derniers sans aucune méfiance et sans remonter aux sources pour découvrir la vérité avec certitude. Ils transcrivent des généalogies sans se livrer à aucun calcul, sans se préoccuper des noms qui sont répétés plusieurs fois de suite, ou qui reviennent en plusieurs endroits; car, en effet, cela n'a pas à leurs yeux la valeur d'un témoignage quand il s'agit de stipuler une dot. Souvent ils changent le nom de celui en faveur de qui, ou contre lequel on témoigne, ainsi que je l'ai remarqué plusieurs fois moi-même, et que me l'ont rapporté ceux qui ont été témoins de ces changements. Une première erreur entraîne une autre après elle, et produit un dommage qui dépasse l'endroit où elle a été commise, et c'est ainsi que se trompent ceux qui acceptent des dires sans contrôle.

Un contemporain, dans un ouvrage où il parle incidem-

ment de la généalogie des nobles, cite une liste généalogique copiée par lui dans deux contrats de mariage passés entre des membre de notre famille. Or cette liste contient une omission et deux ou trois divergences, provenant de ces actes transcrits par lui. Ces divergences ont la même cause que nous venons d'indiquer : l'absence de recours aux sources que nous avons consultées pour notre ouvrage.

Moi-même j'ai découvert dans les généalogies de certains nobles dont l'origine est parfaitement établie, des divergences provenant de leurs actes de mariage, et produites par les causes indiquées plus haut ou d'autres semblables. Je me suis mis à faire d'actives recherches, jusqu'à ce que j'aie rencontré ces mêmes généalogies dans l'un des auteurs sérieux antérieurs à ces actes de mariage. Leur lecture a dissipé mes doutes, et j'ai constaté avec évidence que ces erreurs s'étaient dans la suite glissées dans ces actes, par la négligence des copistes. C'est pour cela que les traditionnaires exigent la collation de ce qu'ils ont recueilli sous la dictée ou oralement, comme condition préalable à la transmission. C'est l'opinion de Ech-Châfa'î et d'Yah'ya ben Abou Kathîr, qui ont dit : « Celui qui écrit sans avoir contrôlé, ressemble à celui qui s'engage dans un désert sans s'être ménagé un lieu de refuge ». Que cet avis nous serve pour nous faire prendre garde d'oublier ce travail de comparaison ou de jamais le négliger. Dieu connaît sûrement la vérité.

Quant à ceux de notre famille qui habitent Fez et descendent de notre ancêtre, Abou 'Abdallah, lequel vint résider dans cette ville, nous les connaissons parfaitement, non seulement à cause de la proximité du temps où ils ont vécu et des témoignages que nous en ont donnés nos pères, mais aussi par la lecture des actes de mariage où se trouve relatée leur généalogie et par les rescrits royaux qui ont été rendus autrefois. Ces rescrits renferment leur nom et celui de leurs ancêtres ; ils leur

conféraient des pensions royales ou des délégations sur le Trésor, où ils étaient inscrits pour de hautes payes ; nous en possédons plus d'une vingtaine. Le texte qui est dans nos mains porte que tous sont inscrits dans ces bureaux. Mais il y manque tel ou tel nom intermédiaire entre notre ancêtre venu ici et l'époque actuelle. A la fin et à droite on voit l'attestation de deux notaires avec leur paraphe ; ils affirment la vérité de ce qui est écrit et disent avoir pris connaissance des actes de mariage et des rescrits d'où ils ont tiré la preuve de leur assertion. Ces signatures ont été données sur requête en l'année 1085 (7 avril 1674) et sont suivies de celle du *nak'ib* de l'époque (نقيب الوقت), le Sîd Aboû Moh'ammed 'Abd el-K'âdir ben 'Abd Allah, nommé plus haut, qui dit : « La noblesse des seigneurs et imâms plus haut mentionnés, est connue partout et est célèbre en tout lieu ; tous les savants de notre temps sont unanimes à le proclamer, sans que personne les contredise au sujet de leur origine ».

Cet ancêtre, plus haut mentionné, arriva à Fez, ainsi que nous l'avons dit, à la fin du neuvième siècle (vers 1494), sous la dynastie des *Benî Merîn* (بنى مرين) du temps des *Benî Wat'tâs* (بنى وطاس) et sous le règne du premier de leurs rois, le Sultan Aboû 'Abdallah Moh'ammed Ech-Cheykh, fils du vizir Aboû Zakariya Yah'ya ben Zyân el-Wat'tâsî.

A son arrivée il s'établit au camp du Zendjfour (minium زنجفور) du côté de la porte El-Djeysa (باب الجيسة). Il séjourna à Fez jusqu'aux environs (حدود) de l'année 905 (8 août 1499). Je n'ai pas trouvé la date de sa mort. Il fut enterré hors de la porte El-Djeysa, dans le cimetière situé à droite de la route qui va à la porte El-H'amra (الباب الحمراء) ; celle-ci se trouve près du Jardin de la Négrresse (جنان الخادم). Dans ce même cimetière furent enterrés, dans la suite, tous ses fils et ses petits-fils. Ce fut leur premier cimetière.

Il laissa trois enfants. Le premier s'appelait comme lui Aboû 'Abd Allah Moh'ammed ; il était l'aîné et connaissait l'art de travailler la soie. Il mourut au commencement de l'année dix-sept du dixième siècle (917 — 31 mars 1511) et fut enterré près de son père dans le cimetière dont nous avons parlé.

Le second des enfants s'appelait Aboû' l-'Abbâs Ah'med, il était commerçant. Il vivait encore au mois de Redjeb de l'année 1010 (2 juillet 1601). Il fut enterré dans le cimetière de son père. Je n'ai pas trouvé la date de sa mort.‡

Le troisième, et le plus jeune des trois, était Aboû Fâres 'Abd el-'Azîz ; il leur survécut à tous, à cause du grand âge auquel il parvint. Dans sa jeunesse il exerça le métier du travail de la soie ; par la suite il se livra au commerce. Enfin, dans sa vieillesse il abandonna ces deux métiers. C'était un homme bon, pieux, dont on recherchait la bénédiction, jouissant d'une excellente renommée, digne et respectable. Il mourut en l'année 1029 (8 déc. 1619) et fut enterré dans le même cimetière en dehors de la Porte El-Djeysa. Après son décès, le cheykh, l'imâm, le très-savant, le grand k'âd'i de Fez (فاضى الجماعة) qui s'appelait 'Aboû l-K'âsim ben Moh'ammed ben Aboû en-Na'im el-Ghassânî, el-Gharnât'î, mort en 1032 (5 nov. 1622), fit convoquer tout le monde à ses funérailles, afin de rendre honneur à son rang, et d'obtenir la bénédiction de Sidnâ 'Abd el-K'âder el-Djîlânî. Le crieur public alla dire sur les places : « Que celui qui veut assister à l'enterrement du descendant de Sîdî 'Abd el-K'âder el-Djîlânî, vienne à telle heure ». Il y eut une très nombreuse assistance dans laquelle on remarquait le cheykh, l'imâm, le savant, l'homme instruit des choses de Dieu, Aboû Moh'ammed Sîdî 'Abd er-Rah'mân ben Moh'ammed el-Fâsî. A son retour des funérailles, ayant rencontré le cheykh Aboû l-K'âsim ben Aboû en-Na'im mentionné plus haut, il le remercia beaucoup de ce qu'il venait de faire et lui dit : « Il n'y a que des hommes

(dignes de ce nom) qui sachent reconnaître le mérite des hommes (لا يعرفون حيف الناس إلا الناس). Il ajouta que leur cheykh El-K'âççâr reconnaissait les prérogatives de ces nobles, et leur rendait tout l'honneur qu'ils méritaient. Il termina en disant : « Nous mêmes nous devons l'imiter et soutenir leurs droits ».

Abou 'Abdallah Moh'ammed, grand'père de l'auteur

Sîdî Abou 'Abdallah Moh'ammed laissa trois enfants dont l'aîné portait, comme lui, le nom de Sîdî Abou 'Abdallah Moh'ammed. C'était un légiste, un homme pieux et juste, aux relations agréables, de très bon caractère, d'une conduite exemplaire; il était religieux, fidèle, courageux, modeste, compatissant, miséricordieux, craignant Dieu, éloigné du péché, d'un rang très distingué. C'était l'un des amis de Sîdî Rid'wân, et l'un des visiteurs les plus assidus du pôle Sîdî 'Abd es-Salâm ben Machîch. Il le visita trente-deux fois, une fois chaque année. Il n'eut d'autre métier que celui de rendre des témoignages (تحمل الشهادة). Les gens venaient à la porte de sa maison lui demander de consigner leur témoignage. Il mourut vers (حدود) l'année 1043 (8 juillet 1863), âgé de 90 ans, et fut enterré en dedans de la Porte El-Foloûh' (باب الفتوح), vis-à-vis de la tombe de Sîdî Abou Khezer (أبو خزر).

Il avait quatre frères : Moh'ammed, l'aîné, El-K'âsim, 'Abd el-'Azîz et 'Abd er-Rah'mân. Tous étaient nés avant lui; et aucun ne laissa d'enfants.

Abou 'Abdallah Moh'ammed, père de l'auteur

Ce Sîdî Moh'ammed eut pour enfant Sîdî Abou 'Abdallah Moh'ammed, lequel est notre père. Celui-ci était doué

de courage, d'amour de Dieu, de force de volonté, de droiture de jugement, il avait un bon caractère. Une preuve de la douceur de son caractère c'est ce qui lui arriva, et qui occasionna un de ces prodiges émanant de Dieu, en faveur des membres de notre race, surtout quand tout secours leur fait défaut.

On raconte qu'un jour il était assis dans un chemin, lorsque vint à passer un homme qui avait de la haine pour l'un des amis de notre père. Passant près de lui, il l'interpella en termes inconvenants et l'injuria, pendant que mon père baissait la tête et gardait le silence, tandis que l'autre, sûr d'avoir le dessus et d'être soutenu, n'épargnait rien. Ensuite cet homme injuste s'en alla. Mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'un malfaiteur tomba sur lui à l'improviste, sur la route, et lui porta un coup de poignard qui lui mit les intestins à découvert. La promptitude du châtement dont il était frappé, lui fit reconnaître que cela lui arrivait à cause de sa conduite envers le chérif. Il s'écria : « Ceci ne m'arrive qu'à cause de ma conduite envers un tel ». Il se hâta d'aller trouver des notables chorfa et les pria de se rendre auprès de celui qu'il avait offensé, d'intercéder pour lui et d'obtenir son pardon pour l'amour de Dieu. Et ce dernier lui pardonna.

Il était, de sa nature, compatissant et miséricordieux. A ce propos, il faut raconter ce qui arriva après sa mort. Ce fait montre la protection que Dieu accordait à cet homme et à sa famille, alors même que ses membres ne sont pas de grands saints.

Étant sur le point de mourir, il recommanda de payer les dettes qu'il avait contractées, et désigna ses créanciers. Après sa mort on les paya. Or il se présenta, quelque temps après, un de ses familiers, qui avait été à son service ; il se nommait 'Alî ben Ibrâhîm El-H'asanawî. Il dit qu'il restait encore une dette de son maître à payer et donna le nom du créancier, affirmant avoir été seul requis, au cours de la dernière maladie,

pour témoigner de cette dette. L'exécuteur testamentaire crut à sa parole et paya la somme.

Mais notre mère, chargée avec ce dernier d'exécuter le testament, s'y opposa, disant que cet homme mentait et que jamais il n'était entré seul près du malade. Elle ajouta que le défunt lui avait assuré n'avoir plus aucune dette en dehors de celles qu'il avait reconnues. Sa douleur était grande à la vue de ce mensonge.

Peu après elle vit en songe son mari, dans une chambre de la maison. Aux murs il y avait deux épées tranchantes suspendues; lui, tenait à la main une serpette en fer aiguisée, étincelante. Il avait retroussé ses habits, et d'un ton plein de colère il s'écria à haute voix : « Où est 'Alî ben Ibrâhîm ? appelez-le moi et qu'il répète ce qu'il a dit. » Il partit ensuite pour le frapper et arriva à Djeza-ben-'Amir, lieu où habitait cet homme. — Ma mère se réveilla à ce moment et raconta ce qu'elle avait vu.

Deux ou trois jours après, cet homme était assis dans une boutique et mangeait du pain avec du lait, lorsque tout à coup il s'écria : « Malheur à moi ! » Il venait d'être frappé à la tête. Il tomba aussitôt évanoui : le lait lui sortait par le nez. On le transporta à sa maison dans cet état, et il expira le jour même. Ainsi cette vision s'était réalisée aussi rapidement que le jour paraît, le matin : et tous virent avec quel soin Dieu protégeait ce descendant de la famille du Prophète.

J'ai entendu raconter, je ne sais combien de fois, cette histoire à notre mère, qui ne cessa de la rapporter depuis le jour où ce fait était arrivé; elle le répétait toujours avec un grand étonnement. La mort subite de cet homme est célèbre et connue de tous.

Le métier de notre père était le travail de la soie. D'abord il la tissait lui-même de ses mains; dans la suite il prit des ouvriers qui travaillaient sous ses ordres.

Souvent il était occupé à donner son témoignage à la porte de sa maison, où on venait le trouver pour cela.

Il naquit au mois de redjeb, l'an 1028 (19 déc. 1618), un an avant la mort de son grand-père maternel, Sîdî 'Abd el-'Azîz; il mourut au mois de redjeb, l'an 1062 (14 déc. 1651), à l'âge de 34 ans. Il fut enterré en dedans de la porte *El-Fotoûh*, près du tombeau de Sîdî Moh'ammed ben 'Abbâd. C'est le cimetière de toute la famille.

Et-T'ayyeb avait un frère nommé Mohammed el-'Arbî, lequel mourut du vivant de son père Sîdî Moh'ammed, ainsi qu'un jeune enfant qu'il avait. Il n'a donc pas laissé de postérité.

**Ses deux fils Aboû 'Abd Allah et 'Abd es-Salâm,
l'auteur de cet ouvrage**

Aboû 'Abd Allah et-T'ayyeb eut deux enfants du même lit, et n'en eut point d'autres : l'aîné, Aboû 'Abd Allah Moh'ammed, surnommé El-'Arbi, né le 6 redjeb 1056 (17 févr. 1656) et *'Abd es-Salâm*, l'auteur de cet ouvrage, né, au moment de la prière du vendredi, le 10 çafar 1058 (27 janv. 1648). Ils sont encore en vie à cette époque, c'est-à-dire en çafar 1089 (23 févr. 1678). Ils n'ont d'autre occupation que l'étude de la science : ils la méditent, cherchent à en tirer profit et à en faire profiter les autres (que Dieu soit avec eux!).

Sîdî Aboû l-'Abbâs Ah'med, deuxième fils

de l'ancêtre venu à Fez, et ses descendants

Sîdî Aboû l-'Abbâs Ah'med, le deuxième des trois frères, laissa Sîdî Aboû l-H'asen 'Alî. Il était commerçant. Il mourut de la peste, à Marrakech, l'an 1010 (2 juillet 1601). Son corps, transporté à Fez, y fut enterré en dehors de la porte *El-Djeïsa*, dans le cimetière de famille.

Sîdî 'Alî, dont nous venons de parler, laissa Sîdî Aboû

Moh'ammed 'Abd el-K'âder; il n'eut pas d'autre enfant. Ce dernier était religieux, réservé, détaché du monde; il se contentait de peu; doué d'un bel extérieur, il était d'un commerce agréable, juste et conciliant. Il s'employait à donner son témoignage, en qualité de notaire. Né l'an 1009 (13 juillet 1600), il mourut en redjeb 1065 (11 nov. 1654) et fut enterré dans le cimetière de sa famille, en dedans de la porte El-Fotoûh', près du cheykh Ben 'Abbâd.

Sîdî 'Abd el-K'âder laissa deux enfants. Ce sont : le remarquable, le célèbre, le savant, le chroniqueur Aboû l-H'asan 'Alî, surnommé 'Allâl; il était l'aîné; il naquit la veille du 1^{er} ramd'ân, l'an 1028 (18 déc. 1618). L'autre était le jurisconsulte, le remarquable, le très cher, l'excellent, le religieux, le pèlerin, le très juste, le littérateur, le prosateur, l'homme au bon caractère et aux actions éclatantes *Aboû l-Afd'âl* nommé aussi Aboû l-'Abbâs *Ah'med*. Il reçut le nom de Aboû l-Afd'âl (l'homme vertueux) du cheykh Aboû l-Takhçîç el-Wafâï (ابوالتخصيص الوفاي), des Beni Wafâ, lorsque, allant en pèlerinage, il se rendit à Miçr (Caire), en 1083 (30 avril 1678). Il naquit au mois de chawâl, l'an 1005 (26 août 1596).

Ces deux frères sont les enfants du même père. La mère d'Allâl, l'aîné, est la sœur de mon père; et la mère du second est la sœur de ma mère. Tous deux sont encore en vie (Dieu les conserve!). Ils avaient un autre frère, nommé Moh'ammed, lequel mourut du vivant de son père Sîdî 'Abd el-K'âder, ainsi qu'un jeune enfant qu'il avait eu. Il n'a donc pas laissé de postérité.

Sîdî *Allâl* a eu cinq enfants qui sont encore en vie. Ce sont : le pur, l'homme remarquable, au caractère agréable, Sîdî Aboû 'Abd Allah *Moh'ammed*, l'aîné des cinq, né au mois de redjeb 1058 (27 janv. 1648). — Le jurisconsulte, Sîdî Aboû l-'Alâ *Edris*, né au commencement de çafar 1062 (14 janv. 1652); ces deux enfants étaient de la même mère — Aboû Sarh'ân *Mas'oud*, né le 3 çafar, l'an 64 (1064 — 22 nov. 1653); Aboû Moh'ammed

'Abd el-K'âder, en 65 (1065 — 11 nov. 1654), le lendemain de la fête de la Rupture du Jeûne ; ces deux sont aussi frères de père et de mère ; le cadet, Moh'ammed (avec *d'amma* sur le premier *mîm*), né le 6 redjeb second (1) (ذِي الْآخِرَةِ), c.-à-d. Cha'bân), l'an 1080 (1^{er} juin 1669). Ce dernier était leur frère de père (que Dieu les protège tous !).

Sîdî 'Abd el-'Azîz et ses descendants

Sîdî 'Ab el-'Azîz, le dernier des trois fils [de l'ancêtre venu à Fez], laissa Sîdî Aboû Sarh'ân *Mas'oûd*. Celui-ci était un homme vertueux, excellent, remarquable, de caractère agréable, doué d'un bel extérieur et de la marque prophétique. Il était commerçant, et généreux. Il mourut vers l'année 1042 (20 juillet 1632) et fut enterré en dehors de la porte El-Djeïsa, dans le cimetière de famille.

Ce *Sîdî Mas'oûd* laissa Sîdî *T'âhir*, homme jurisconsulte, illustre, doué d'un esprit pénétrant, juste, de bon caractère, fournissant son témoignage en qualité de notaire. Ayant une grande habileté, il réussissait dans les métiers manuels et arrivait, sans avoir jamais appris, à fabriquer maints objets de ses mains. Il mourut en djoumâda II, l'an 1062 (14 déc. 1651), et fut enterré en dedans de la porte El-Fotoûh', dans le cimetière qui est situé près de Sîdî Abou Zeid el-Hormayzî. Ce cimetière, qui appartenait d'abord au cheykh El-K'aççâr, est maintenant connu de tous comme nous appartenant à nous *K'âdriytes*.

Sîdî *T'âhir* eut deux enfants, de la même femme, laquelle s'appelait la dame 'Arbîa, fille du cheykh Sîdî Moh'ammed el-K'aççâr. Ces enfants étaient *Mas'oûd* et *Aboû T'âlib*. Ils moururent tous deux du vivant de leur père, et ni eux ni leur père ne laissèrent de postérité.

(1) رجبان les deux redjeb, c.-à-d. redjeb et cha'bân.

Les descendants actuels de ces trois fils du premier ancêtre

Il resta à Fez trois branches, issues de notre premier ancêtre venu s'établir en cette ville. Elles descendent chacune de l'un des trois enfants qu'il a laissés. L'une d'entre elles, les *Oulâd 'Abd el-'Azîz*, s'est éteinte en l'année 1062 (14 déc. 1651). Les deux autres existent encore.

La première de ces deux branches est celle des *Oulâd Moh'ammed*. Elle compte en ce moment deux de ses membres en vie. La deuxième branche, celle des *Oulâd Ah'med*, compte sept membres vivants. Ce qui fait en tout neuf membres survivants en ce mois de çafar 1089. Ce sont : El-'Arbî et 'Abd es-Salâm, tous deux fils d'Et-T'ayyeb ; 'Allâl et Ah'med, tous deux fils d'Abd el-K'âder, et les enfants d'Allâl : Mohammed, Edrîs, Mas'ouûd, 'Abd el-K'âder et Moh'ammed le Jeune.

J'ai réuni ces noms dans deux vers du mètre *t'awîl*, et j'ai dit :

« Aujourd'hui survivent : 'Allâl, Ah'med, 'Arbî, 'Abd es-Salâm son frère ;

» Moh'ammed, Edrîs, et puis Mas'ouûd, Moh'ammed, et 'Abd el-K'âder, qui tous sont en vie à cette date. »

Postérieurement à l'époque où j'écrivis ces vers, est mort Mas'ouûd, mentionné dans le deuxième. A son sujet, j'eus une vision, qu'il n'y a pas de mal à rapporter. La voici : Quelques jours après sa mort, je le vis une nuit, en songe ; il était content et avait le visage épanoui et souriant. Il avait des habits blancs et propres ; quelques-uns étaient neufs. Je l'interrogeai sur le sort qui lui était échu en l'autre vie, car je craignais pour lui, à cause de la conduite qu'il avait tenue pendant sa vie. Dans sa jeunesse, en effet, il s'était montré fort léger et

très étourdi, commettant beaucoup d'actions défendues, sans s'occuper de ce qui pouvait lui être utile. Comprenant le sens de ma question et devinant mes sentiments, il me fit cette seule réponse : « Que peut-il y avoir, puisque je me suis trouvé chérif ? » Ces seules paroles suffirent à me faire tout comprendre. Je me réveillai en louant Dieu de cette bonne nouvelle et de la condition où il se trouvait.

Explications sur la généalogie de l'auteur et les généalogies en général

Entre nous deux, je veux dire mon frère El-'Arbî et moi *'Abd es-Salâm*, et notre ancêtre Aboû 'Abd Allah qui vint à Fez, il y a trois générations ; tandis qu'entre ce même ancêtre et la branche éteinte, ainsi qu'entre le même et nos parents, les *Oulâd 'Allâl*, il y a quatre ancêtres. Nous sommes donc rattachés à lui par un lieu plus solide, puisque nous comptons un ancêtre de moins dans notre généalogie.

Cette constatation se présente dans les généalogies. on en trouve même de plus extraordinaires.

Ainsi en est-il actuellement pour les fils du saint, du savant, du grand Sîdî Moh'ammed ben Moh'ammed Ma'an (معن) surnommé Ibn 'Abd Allah, lequel vint se réfugier dans le quartier El-Mokhfiâ, sur le territoire de Fez des Andalous. Or, entre lui et son fils le savant en religion Sidi Ah'med, il n'y a aucun intermédiaire, tandis qu'entre les autres descendants actuels et le susnommé Sîdî Moh'ammed il y a deux intermédiaires.

La même différence existe dans la généalogie du nakîb de l'époque Sîdî Aboû Moh'ammed *'Abd el-K'âder* et celle de ses deux frères Sîdî *el-'Arbî* et l'unique, le premier l'excellent, le pieux Aboû Moh'ammed *'Abd Allah El-Housni el-Djoût'î*, el Miknâsî, quand on la compare à la généalogie de leur oncle *Sîdî l-Hasan*.

Car entre eux et leur aïeul, le saint, le savant dans la science de Dieu, Sîdî Ah'med ech-Cheyba, la même chose se produit. En effet les trois premiers, bien qu'étant de la même époque que leur oncle Sîdî el-H'asan, comptent un ancêtre de plus entre eux et leur ancêtre commun. En effet, Sîdî 'Abd el-K'âder et son frère sont les enfants de 'Abd Allah ben Moh'ammed, ben 'Abd el-K'âder, ben 'Abd el-Wâh'id, ben Ah'med ech-Cheyba. De son côté Sîdî el-H'asan est le fils de Ah'med, ben Moh'ammed, ben Ah'med ech-Cheyba. L'on donne à ces deux groupes de descendants les noms de *t'arif* (طريف) et de *k'o'dad* (كعداد). On appelle *t'arif* le groupe qui compte le plus de générations entre lui et l'ancêtre commun ; tandis que le nom de *k'o'dad* désigne le groupe qui est séparé du même ancêtre par un nombre moindre de générations.

Aboû Dherr el-H'achnî (أبو ذر الحشني) a dit : « Le cas le plus extraordinaire que l'on cite à ce sujet est celui de Yezîd ben Mo'âwiâ qui vécut et dirigea le pèlerinage en l'an 50, et de 'Ebd eç-Çamed ben 'Alî qui le dirigea en 150. Or, le même nombre de générations les sépare de leur ancêtre commun 'Abd Manâf, bien qu'il y ait entre les deux, cent ans de différence. En effet, Yezîd est fils de Mo'âwiâ ben Aboû Sofiân ben H'arb ben Omeyya ben 'Abd Manâf. De son côté 'Abd eç-Çamed est fils d'Alî, ben 'Abd-Allah, ben 'Abbâs, ben 'Abd el-Mott'alib, ben Hâchim, ben 'Abd Manâf : en tout cinq générations. Cependant il y a entre eux deux, quand ils remplirent cet office, une différence de cent ans. » Fin de la citation. — Cela veut dire, que si l'on compte les cent ans qui séparent Yezîd d'Abd eç Çamed, on trouverait trois générations selon l'évaluation ordinaire. On attribuerait ainsi à la généalogie d'Yezid, trois générations de plus qu'à celle d'Abd eç Çamed.

Si, de ceux qui vivent à notre époque, nous remontons à notre premier ancêtre 'Abd Allah, en passant par notre seigneur et maître 'Abd el-K'âder el-Djîlânî, nous

trouvons seize générations entre nous et Sidî 'Abd el-K'âder ; et entre de dernier et notre premier ancêtre qui est à l'origine de l'arbre généalogique on en compte onze, ainsi que nous l'avons vu dans l'énumération de ses ancêtres. Entre notre époque et Fat'ma, la fille de l'Envoyé de Dieu, et 'Alî, il y a en tout vingt-huit générations, qui est le nombre qu'on trouve ordinairement dans les généalogies *h'assanites* que nous avons consultées à cette époque. J'ai même trouvé dans ces écrits le nombre de vingt-neuf et de trente et un ; chez quelques-uns on trouve le nombre de vingt-six. En résumé, de notre époque à celle de notre souche généalogique l'on trouve de vingt-six à trente et une généalogies.

Le cheykh El-K'aççâr dit que la généalogie d'El-H'ouseyn (au diminutif) compte une ou deux générations de plus que celle de H'asen. Cela est transcrit d'après lui dans le *Mir'at* (المراءت) ; et cet excédent est possible dans les choses courantes. Ces deux généalogies par ailleurs ne présentent aucune différence.

Ibn Khaldouïn a établi une règle pour vérifier le nombre des générations quand on connaît le nombre des années. Il dit dans ses Prolégomènes (مقدمة) qu'il faut compter trois générations pour cent ans. Si les années correspondent au nombre de générations, le calcul est juste et la généalogie exacte ; dans le cas contraire, il y a erreur.

En calculant d'après cette règle, l'on trouve que la généalogie des *chorfa* comprend trente-trois générations, à peu près, c'est-à-dire que ce nombre est de peu supérieur ou inférieur au nombre réel.

Il est évident qu'il n'est pas absolument nécessaire de mettre trois générations, tous les cent ans, d'une manière effective. Le but de cette règle est que le nombre des ancêtres corresponde au nombre des années, en comptant trois ancêtres tous les cent ans, d'une manière générale, bien que, par exception, il n'y en ait par exemple, que deux dans cent ans, ou bien qu'il y en

ait quatre. On compte habituellement trente générations pour mille ans. Il n'arrive pas toujours, il est vrai, que dans chaque période de cent ans, comprise dans mille ans, il n'y ait que deux générations, ou qu'il y en ait quatre. Au contraire, il arrive dans mille ans que des périodes de cent ans comprennent deux générations, et que d'autres en comprennent davantage ; et c'est même ce qui arrive d'ordinaire. Souvent même, il n'y a que deux générations en cent ans, pendant plusieurs siècles de suite.

Il est donc préférable d'admettre, comme règle générale qu'il y a trois générations par siècle, et c'est là le maximum ; tandis que le minimum est de compter deux générations par siècle. Cela ne concorde cependant pas d'une manière absolue avec tous les arbres généalogiques.

J'ai rencontré les deux cas dans plusieurs généalogies *h'assanites*, ainsi que dans celle des chorfa de Sedjilmâsa, célèbres partout, et connus de tous.

Entre leur ancêtre, Sîdi *El-H'asan*, qui vint au Maghrib, et entre l'Envoyé de Dieu, il y a dix-huit générations, et entre le même H'asan et ses descendants actuels il y en a neuf, ou dix selon d'autres. Or, depuis l'époque de son arrivée au Maghrib, jusqu'au premier échelon de l'arbre généalogique, il s'est écoulé un peu plus de six cent cinquante ans, et depuis son arrivée jusqu'à présent, environ 450 ans. Si nous divisons le premier nombre de générations, par la première période d'années, nous obtenons trois générations tous les cent ans, ce qui représente le nombre le plus fort, comme nous l'avons dit ; il reste, en plus, les cinquante années du premier ancêtre. Si nous divisons le dernier nombre de générations par la dernière période d'années, nous obtenons deux générations tous les cent ans, et il reste une génération, soit une période de cinquante ans, ce qui complète le nombre indiqué. Et ce dernier cas représente le plus petit nombre, comme nous l'avons dit.

La même chose se produit dans la généalogie de Sîdî 'Abd es-Salâm ben Mâchîch. Car entre lui et l'Envoyé de Dieu on compte quatorze échelons, lui étant le quinzième. Or, il mourut vers six cent vingt ou peu après. Si l'on divise par quinze le nombre de six cents ans, l'on trouve neuf générations pour les trois cents premières années, soit trois par siècle, et pour les trois cents dernières, on trouve six générations, soit deux par siècle. Ceci est un calcul approximatif, car il est possible que dans un siècle il y ait deux générations, et que dans le suivant il y en ait trois, ou autrement. Entre le même 'Abd es-Salâm et quelques uns de ses descendants l'on compte douze échelons, qui occupent une période de quatre cents ans moins trente, de manière que l'on trouve dans cent ans trois générations, plus une génération qui n'est pas encore complète. D'après certains auteurs, il y aurait encore moins de générations dans cette même généalogie.

Si l'on étudie le nombre des générations dans la généalogie de notre seigneur 'Abd el-K'âder, l'on trouve le minimum d'ancêtres, sauf pour une période. En effet, entre lui et l'Envoyé de Dieu, il y a selon ce qui précède onze générations; l'on se rappelle qu'il mourut l'année 561. Sur ce temps, cinq cents ans s'appliquent à ses ancêtres. Or, dans quatre cents de ces années il y a huit générations, deux par siècle; il y a trois générations dans les cent années qui restent.

On fait la même remarque pour la période qui nous sépare de Sîdî 'Abd el-K'âder; on y constate l'application de la règle donnée par Ibn Khaldoun; dans ce dernier cas, le nombre est divisé exactement, sauf pour une partie. En effet, la majeure partie de sa vie, durant laquelle il eut des enfants, et donna naissance à de nombreuses familles, s'étend entre la fin du cinquième siècle et le commencement du sixième. Depuis le commencement du sixième siècle jusqu'à cette année 1089 (1678) il y a six cents ans moins onze ans. Pendant quatre cents ans de

cette période il y a douze échelons, trois pour cent ans et dans les autres deux cents ans moins onze, il y a quatre échelons, deux pour cent ans. Ceci s'applique à notre branche, à nous deux, mon frère El-'Arbî et moi 'Abd es-Salâm.

Quant à la branche des *Benî 'Allâl*, elle compte une génération de plus, depuis Sîdî 'Abd el-K'âder el-Djîlânî, jusqu'à notre époque. On y compte en effet, trois générations pour cent ans, excepté pour un siècle qui en comprend deux seulement. Cette période commence nécessairement au début du sixième siècle pour arriver jusqu'à nous. C'est, en effet, au début de ce siècle que Sîdî 'Abd el-K'âder a eu tous ses enfants ; et il n'est pas mort avant d'avoir vu naître ses petits enfants, qui ont étudié et ont appris le droit sous sa direction : il atteignit l'âge de quatre-vingt-dix ans, et même plus, selon ce qui précède. Il est même possible qu'il ait vu les enfants de ses petits-enfants.

Résumé des diverses généalogies de sa famille

J'ai mis dans quatre vers, d'une manière succincte, le nom des ancêtres de notre branche à nous deux les frères El-'Arbî et 'Abd es-Salâm, depuis son origine jusqu'à notre époque et j'ai dit :

« El 'Arbî, T'ayyeb, Moh'ammed, six (fois) (1), puis Sa'ad, puis trois (fois) Ah'med.

» — Moh'ammed, Ah'med après 'Alî. Moh'ammed, Ibrâhîm ben El-Djîlî.

» — Moûsâ, 'Abd Allah, Yah'ya le pieux, Moh'ammed, Dâoùd, Moûsa le glorieux.

» — Ensuite 'Abd Allah, Moûsâ, 'Abd Allah, enfin les deux H'asan. »

(1) Six et trois de ce vers doivent signifier que Moh'ammed est nommé six fois dans la liste, Ah'med, trois fois.

Le mot *ba'd* (après), du deuxième vers, est à l'accusatif, et est annexé au mot qui suit. — Si l'on veut commencer le premier vers par *'Abd es-Salâm*, frère de *El 'Arbî* sus-mentionné, on peut le faire sans nuire à la mesure, ni au sens.

J'ai résumé également la branche de notre oncle (parent) *'Allâl*, depuis son père jusqu'à notre seigneur *'Abd el-K'âder*, et j'ai dit :

« — *'Allâl*, puis *K'âder*, *'Alî*, *Ah'med*, quatre *Moh'ammed* suivent.

» — *Sa'ad*, puis *Ah'med* trois (fois); *Moh'ammed*, puis *'Alî*, complètent les noms.

» — Puis *Ah'med*, *Moh'ammed* le généreux, enfin *Sirâdj Ed-Dîn Ibrâhîm*. »

Au premier vers le mot quatre est annexé au mot *Moh'ammed* qui le suit. — A la place du mot *'Allâl* (علا لهم) l'on pourrait mettre *Ah'med* (أحمد) son frère, et mettre le mot *ensuite* (ثم) au lieu du *fa* (فاء). — On aurait ainsi : *Ah'med*, ensuite *'Abdelk'âder*, *'Alî* (أحمد ثم عبد (الفادر علي).

Enfin, j'ai réuni tous les membres de notre branche jusqu'à notre seigneur *Moh'ammed*, dans trois vers du même *t'awîl*; j'ai imité deux vers attribués à *Ibn Marzouk*, sur les ancêtres du Prophète, et j'y ai adapté les miens. Et j'ai dit :

« *'Abd es-Salâm*, *El-'Arbî*, *Et-T'ayyeb*, *ben Moh'ammed*, *ben Moh'ammed ben Moh'ammed*, *ben Moh'ammed*, *ben Moh'ammed*, *ben Sa'ad*, *ben Ah'med*, *ben Ah'med* (1).

» Un fantôme s'est élevé au-dessus de la lumière que

(1) Ces noms correspondent chacun à la première lettre des mots qui composent le premier vers ainsi conçu :

علا . طيب . من . مجد . من . مد . مجدة . مضى .

سريعا . ارتقى . وارافيه *

A l'aïn ع du premier mot correspond عبد السلام et عربي, au ط correspond طيب, etc.

leur gloire répand, puis il m'a apparu et je l'ai contemplé. J'ai une vive affection pour son rang élevé, où l'honneur succède à l'honneur. — Mon destin m'a rapproché d'une gloire très illustre, dont la beauté surpasse toute beauté et dont les vertus sont très grandes. Je me suis attaché à un intercesseur vers lequel se porte tout mon cœur ; car c'est un livre évident dont les merveilles ont captivé mon âme. Telle est la compagnie de mon âme : des hommes d'une noblesse pure — ce que j'ai saisi depuis qu'on redit la gloire de ses descendants. »

On pourrait, si on voulait, remplacer ce premier vers par un autre, de manière à réunir les noms de la deuxième branche de notre famille. Le vers commencerait par le nom de Ah'med.

Ce vers est le suivant : « Ibrâhîm est pour moi un bienfait qui m'est venu de mes parents : les parents du chef des hommes sont tous ses parents. »

Je n'ai pas mentionné parmi les descendants de notre ancêtre 'Abd Allah nommé plus haut, [ceux qui sont mort soit jeunes, soit vieux, mais sans postérité, ni ceux, enfin, qui n'ont laissé que de rares descendants, dont il n'est pas utile de parler, ou d'écrire la généalogie. Il serait, en effet, très difficile de les connaître exactement, de même que leur postérité. Aucun document, aucun acte de mariage ne nous est resté pour nous faire connaître les plus récents, et d'autre part, les principaux chefs n'ont pas pris soin d'écrire leur histoire, et de raconter leurs bonnes actions, car cela du reste n'aurait présenté aucune utilité ni aucune importance. Je les ai donc passés sous silence dans l'arbre généalogique, dans lequel j'ai mentionné les trois branches de notre famille. Après avoir parlé des deux premières, et de leurs membres, j'ai terminé par la troisième, dont il n'existe plus de descendants, et je l'ai rattachée à l'ancêtre dans lequel se réunissent toutes les branches.

Ce dernier occupe le sommet de l'arbre généalogique et nous rattache à notre seigneur 'Abd el K'âder. J'y ai

ajouté la mention de ses plus illustres descendants, afin de réunir dans un même endroit tous ceux que j'ai nommés dans ce livre, en indiquant l'origine de toutes les branches et de tous les rameaux.

Après avoir énuméré les diverses ramifications issues de cet ancêtre, j'en ai donné au lecteur une connaissance exacte, en lui indiquant le pays qu'habitait chaque ancêtre, et l'époque à laquelle il a vécu.

Voici l'ordre que j'ai suivi : Un de nos parents, établi à Tétouan (تطوان), eut deux fils, dont nous avons recueilli les noms chez nos anciens : Sîdî 'Abd es-Salâm et Sîdî Aboû Ish'âk, Ibrâhîm. Je ne connais pas le nom de leur père, ils moururent avant notre époque, sans laisser d'enfant mâle. Mais l'un d'eux eut une fille qui a laissé des descendants. Elle avait été mariée à l'illustre, au noble, à l'excellent, à l'homme agréable, digne héritier d'un nom illustre, homme de religion et de vertu, Sîdî Aboû 'Abd Allah Moh'ammed ben Moh'ammed Ed-Darrîh' (الدرّيح) surnommé El-Ghar-nat'î, El-Kat'âwni (Titt'âweni ?), El-Ançârî. Celui-ci est l'ancêtre de notre frère en Dieu, l'homme vertueux, aux actions élevées, aux mœurs pures, à la conduite agréable, Sîdî Aboû 'Abd Allah Moh'ammed Ed-Darrîh', lequel habite présentement Fez, au quartier El-Mokhfiâ sur le territoire de Fez des Andalous (1). Il alla ensuite à la Zaouïa du cheykh Sîdî Moh'ammed 'Abd Allah.

Cette femme noble est la grand'mère paternelle de ce dernier. L'ancêtre de cette femme s'était établi à Tétouan après avoir habité Fez. Je tiens d'un de nos parents, que notre ancêtre et leur ancêtre étaient venus à Fez en même temps. Dans la suite, une partie de leurs descendants s'en allèrent à Tétouan, où nous allons les voir et

(1) الفاظن ببغاس بالمخبية من عدوة فاس الاندلس (1). Le mot عدوة ou برالعدوة désignait le littoral de l'Afrique d'où les Arabes allaient faire des incursions en Espagne.

d'où eux-mêmes viennent nous voir à leur tour. Ils se rencontrent avec nous au sixième ancêtre, ainsi que me l'a expliqué un de nos anciens. Mais à cause de l'extinction de leur postérité (par les mâles) et de l'ignorance où nous sommes du nom de leurs ancêtres, je ne les ai point fait figurer dans l'arbre généalogique.

Poème de l'auteur sur sa généalogie

J'ai mis en vers notre généalogie tout entière, sauf les descendants de Sîdî 'Abd el-K'âder, qui n'ont pas laissé de postérité et dont je viens de parler. Cette poésie en vers du mètre redjez (أرجوزة) a été composée en 1082 (10 mai 1671); elle renferme des choses très importantes. Elle se borne aux branches qui sont à Fez, et elle est destinée à ceux qui veulent acquérir une connaissance rapide et complète de toutes nos branches, de manière à pouvoir les citer sans hésitation.

Celui qui a besoin de son Dieu, qui est riche, 'Abd es-Salâm El-K'âdrî el-H'asanî a dit :

« Louange à Dieu qui a choisi la famille du Prophète, et lui a donné la noblesse personnelle et la noblesse de race — ensuite, salut et bénédiction avec abondance sur le Prophète et la famille des nobles. — Ceci est un poème *ordjouzá*, que j'ai composé et dans lequel j'ai mis notre arbre généalogique et la mention de nos ancêtres et de nos aïeux, en remontant jusqu'aux origines — depuis notre époque jusqu'au cheykh 'Abd el-K'âder, et ensuite jusqu'au pur petit-fils du Prophète. — Leur nombre exact nous est connu, et des actes écrits les mentionnent tous. Or le nombre certain des générations qui nous séparent du Cheykh est de seize; entre lui et le seigneur des hommes (Moh'ammed) il y a onze générations; ce nombre est connu de tous.

» Le nombre des branches de notre famille résidant à Fez est de trois, toutes issues du même tronc.

» Notre ancêtre Moh'ammed eut trois fils : Moh'ammed, 'Abd el-'Aziz et Ah'med, ce sont les trois qu'il engendra.

» Nous, c'est-à-dire, 'Abd es-Salâm et El-'Arbî, nous formons deux branches issues de notre ancêtre Moh'ammed. Une autre branche comprend nos parents, les enfants d'Allâl, et d'Ah'med ben Ah'med, l'homme illustre.

Les descendants qui appartiennent à la branche issue d'Abd el-'Aziz ne comptent plus de survivants; en l'année 1062 (14 décembre 1651) leur race s'éteignit. — Voici l'arbre généalogique tout entier, de la racine aux branches; nous commençons par ceux qui vivent à notre époque, les pères et leurs enfants.

» Les premiers sont 'Abd es-Salâm et El-'Arbî, fils de Aboû 'Abd Allah Et'-T'ayyeb, fils de Moh'ammed, fils du glorieux Moh'ammed, fils du saint Moh'ammed.

» Viennent ensuite notre parent 'Allâl, avec Ah'med; le premier a pour fils Edrîs, Mas'ouûd, 'Abd el-K'âder, et les deux Moh'ammed.

» Ah'med nommé avec 'Allâl sont fils d'Abd el-K'âder le vertueux, ben 'Alî, ben Ah'med le noble, ben Moh'ammed, le modèle.

» Le troisième est le brillant T'âher, fils de Mas'ouûd l'homme aux actions d'éclat, fils du glorieux et bon 'Abd el-'Aziz, fils de Moh'ammed, le premier ancêtre.

» Ensuite vient Moh'ammed, l'ancêtre auquel se rattachent toutes ces branches et qui est fils de Moh'ammed, ben Sidî Moh'ammed, ben Sidî Moh'ammed, ben Sa'ad, le noble, le vertueux, ben Ah'med, ben Ah'med le puissant, fils de son homonyme Ah'med l'élevé, ben Moh'ammed, ben Sidî 'Alî, ben Ah'med le saint, ben Moh'ammed l'élevé, ben Cheref ed-Dîn, ben Ibrâhîm aux actions glorieuses, fils de l'imâm et du pôle 'Abd Allah. ben Yah'ya le pieux, l'implorant, ben Moh'ammed, ben Dâouûd, ben Moûsa, ben 'Abd Allah, ben El-Djawn Moûsa, ben 'Abd Allah le glorieux, l'élevé, ben H'asan

second, ben H'asan, fils d'Alî et petit fils d'*Ahmed* l'envoyé de Dieu.

» Ici se termine mon poème, ici il touche à sa fin. Il a été complètement achevé le deuxième jour après la fête du sacrifice de Dhoû l-H'idjdja, de l'année 1082 (10 mai 1671). Louange au Dieu généreux et bienfaisant, pour la faveur qu'il nous a faite en nous donnant la noblesse du Prophète glorieux. Que Dieu répande sur lui ses bénédictions et son salut, tant que durera la maison glorieuse issue de sa famille.»

Voilà la fin de l'ordjoûza qui comprend quarante et un vers.

Autre poème sur le même sujet, d'un autre auteur

Cette chaîne généalogique a été aussi mise en vers par notre ami, l'excellent, le jurisconsulte, le pur, le considérable, le lettré, l'éloquent, le meilleur des hommes, l'excellent Aboû Moh'ammed *El T'ayyeb ben Mas'oud* el Merîni. Il a composé cette poésie sur notre branche à nous, en commençant par ceux d'entre nous qui sont en vie, et par nous deux, moi, l'auteur de cet ouvrage, le pauvre serviteur Aboû 'Abdallah *'Abd es Salâm*, et mon frère, Aboû 'Abd Allah Moh'ammed *El-'Arbi*. Sa *k'acida*, du mètre *kâmil* et en *dâl*, contient des fins d'hémistiches parfaites et semblables. Il débute par l'éloge des membres de la famille du noble Prophète; il expose ensuite très bien ce qui fait l'objet de son poème. Que Dieu agrée son œuvre et lui fasse atteindre le but qu'il s'est proposé dans ses vers!

Voici son poème :

« La noblesse des hommes réside dans la famille de Moh'ammed, dans laquelle se trouvent des personnes honorables et d'un rang élevé. Ils sont la gloire des hommes, leur trésor, leur soutien et leur refuge au jour de la Réunion terrible.— Tous sont des gens honorables,

aux actions éclatantes et durable; des gens vertueux, dont la gloire éclatante sera éternelle. Ils dépassent la nature des choses par la considération, la valeur, l'attachement, l'affection et l'amour dont ils sont entourés. Ce que leur doivent les hommes est bien connu, et les actes d'autres qu'eux sont ignorés. Ils sont l'ornement du monde, ils sont l'éclat de sa beauté; ce sont des lumières brillantes exposées à tous les regards. Par eux la terre est embellie : ils sont comme de nombreuses étoiles qui brillent au ciel. Ils sont pour le monde des astres glorieux qui brillent au firmament; ils sont plus brillants que les étoiles brillantes. Leur amour fait obtenir aux hommes les faveurs de Dieu avec abondance. Car ils possèdent le titre d'enfants du bon et du noble, du seigneur de tous, le meilleur des serviteurs de Dieu, notre Prophète, l'Élu, celui dont l'origine est remplie de gloire et dépasse toute origine. Depuis l'époque d'Adam, son mérite n'a point diminué et jusqu'à notre époque, tous en rendent témoignage. La pureté de leur sang s'est conservée intacte, rien n'est venu la corrompre. Elle les rend semblables au soleil qui s'élève éclatant sur l'horizon, et qui ne quitte point sa place, et qui ne se voile pas. En tout pays il s'est répandu une parcelle de leur beauté; partout sont tombées leurs bénédictions et toujours elles subsistent.

» Et nous, par la grâce de Dieu, nous en avons reçu une part abondante, et Fez avec tous les unitaires a reçu une grande faveur. Parmi eux l'on compte les fils du cheykh illustre et puissant, 'Abd el-K'âder, le pôle glorieux, incomparable; troupe bien dirigée de qui ceux qui leur sont unis reçoivent protection et heureuse existence.

» J'ai exposé la chaîne de leurs descendants, qui sont de leur race sans mélange, et dont l'origine remonte à eux avec évidence, et j'ai pensé que célébrer leur mémoire bénie c'est attirer sur soi, pour toujours, leur puissante intercession.

» Je commence par mon ami, le fils d'Abd Allah, le chef de notre époque et son flambeau étincelant; je veux dire, le considérable Moh'ammed el-'Arbî avec l'homme tout-puissant, le glorieux 'Abd es-Salâm, les savants, les excellents, les meilleurs des hommes, les fils du noble Et-T'ayyeb, l'homme de la voie droite, fils du jurisconsulte Moh'ammed, l'asile des hommes, fils de l'honorable Moh'ammed, fils de Moh'ammed, fils de l'illustre Moh'ammed, fils de Moh'ammed, fils de Moh'ammed le très élevé, fils de Sa'ad le très-heureux. Ce dernier était fils d'Ah'med, fils d'Ah'med Chohba, fils de l'élevé, du doux, du glorieux Ah'med, fils de l'illustre Moh'ammed, fils d'Alî (عليهم), fils d'Ah'med aux grandes actions, fils de l'honorable Moh'ammed, fils du cheykh Ibrâhîm le pieux, le flambeau étincelant, fils du très saint, le pôle des pôles, l'imâm, le parfait, la montagne élevée, l'incomparable Moulay 'Abd el-K'âder el-Djîlânî, lequel surpasse tout honneur et toute gloire. Celui-ci était fils de Çâlih' et de Moûsâ (ابن صالح وموسى), fils d'Abd Allah, fils de l'excellent Yah'ya, fils de Moh'ammed, fils de Daoûd, fils de Moûsâ, fils d'Abd Allah El-Djawn Moûsâ le juste, fils du glorieux et pur 'Abd Allâh, fils de l'imâm Sîdî H'asan, le chef des hommes et le plus illustre d'entre eux, le fils de l'imâm 'Alî et de Fât'ma qui réunit en elle les tribus nombreuses et dispersées en tout lieu, fille de l'Envoyé, l'élu, la mer abondante, le très pur, le meilleur des hommes, le glorieux, que Dieu lui donne le salut tant que durera le monde, ainsi qu'à eux! »

Ici finit le poème : il comprend trente-sept vers.

L'auteur de ces vers a retranché le *tanouïn* du mot Ah'med répété deux fois et n'a mis qu'un seul nom avec le *khafd'a* d'annexion, et ces deux mots forment un nom composé, selon l'habitude fréquente en arabe, lorsque cela est nécessaire; c'est une légère licence admise pour la beauté du vers.

Dans le passage *ابن الامام علي*, fils de l'imâm 'Alî, le *ي*

de *علي* n'est pas redoublé, mais surmonté d'un *soukoun* muet (سكون ميت) avec l'intention de faire une pause ; il a remplacé par un *ouesla* le signe de la pause ; cela est permis en poésie. Nous avons fait ces remarques bien que le sens soit clair, afin que l'on ne prononce pas selon la règle, pour ainsi briser la mesure. Dans le passage : « Je commence par mon ami, le fils d' 'Abd Allah », le nom d'Ibn 'Abd Allah désigne le cheykh, le saint, le grand, Aboû l-'Abbâs Sîdî Ah'med (fils) du cheykh, du saint, du grand, Aboû 'Abd Allah Sîdî Moh'ammed, ben Moh'ammed, ben 'Abd Allah, qui est ainsi connu. Que Dieu le protège et qu'il nous soit propice par ses bénédictions. Amin !

Conclusion

Nous ne connaissons, ni nous qui appartenons à la race de Sîdî 'Abd el-K'âder, ni aucun membre de notre branche, aucun noble qui habite cette capitale de Fez, à notre époque, sauf notre rameau issu d'Ibrâhîm, dont l'histoire est racontée dans ce livre.

Deux fractions habitant hors de Fez

De plus, dans tout le Maghrib, nous ne connaissons pas d'autres membres de notre famille ayant la même origine que nous, sauf deux fractions (رطين) venues s'établir dans ce pays au cours de ce onzième siècle.

J'ai jugé bon d'en parler et de les faire connaître afin d'être complet. Leur cas est intéressant, et il est très louable de l'exposer. Ainsi, chaque fraction pourra distinguer les membres qui la composent et connaître le lieu de leur habitation et l'époque de leur émigration. En désignant chacun par ses qualités propres, il sera facile de les distinguer les uns des autres, comme cela est imposé et nécessaire.

PREMIÈRE FRACTION

La première fraction, qui est arrivée avant l'autre dans ce pays, comprend deux hommes, cousins de père et de mère. L'un habite maintenant le village de Tâçarouût (تاصروُت), dans le district du djebel 'Alam (جبل العلم); il s'appelle Moh'ammed. L'autre habite la ville de Tétouan et s'appelle 'Alî. Je n'ai rien appris le concernant que dans le courant de l'année 1080 (31 mai 1669).

J'ai entendu parler de celui qui habite Tétouan par le chérif Sîdî Aboû Moh'ammed 'Abd el-Wâh'id ben 'Abd Allah El-Djoût'î, El-Miknâsî, frère du *nakîb* actuel, notre maître 'Abd el-K'âder ben 'Abd Allah. Il fit la connaissance de cet homme lorsqu'il fut envoyé dans ces contrées par son frère susnommé, afin de s'informer de ceux qui se disent nobles. Et il m'a certifié l'authenticité de la noblesse de cet homme et de sa parenté avec les descendants de Sîdî 'Abd el-K'âder; il m'a, de plus, rapporté le témoignage qu'on lui a rendu à ce sujet, témoignage consigné dans un écrit qu'il possède. Plus tard, étant allé moi-même rendre visite à Sîdî 'Abd es-Salâm ben Machîch, je passai par Tétouan. Cet homme vint alors me trouver et me montra l'acte qui était en sa possession. J'appris qu'il était de Grenade et que les témoins mentionnés dans cet acte étaient aussi de cette ville. Je reconnus la vérité de ses assertions, qui avaient été authentiquées par devant le k'âdî de Tétouan.

L'autre individu, établi au village de Tâçarouût, a entre les mains une copie du même acte.

Leur ancêtre, nommé Moh'ammed, avait quitté le pays de Grenade où il vivait, sous la domination de l'ennemi, dans les jardins de cette ville. A l'époque de ce témoignage, il avait deux enfants, nommés dans l'acte. L'un d'eux est le père de celui qui habite Tétouan, son nom

était 'Alî ; l'autre est le père de celui qui habite Tâçarouût ; son nom était Moh'ammed.

Chacun d'eux a donné son nom à son fils. Les deux hommes qui sont en vie, appartiennent à une famille obscure et ne sont pas connus ; de sorte que l'on ne peut savoir, d'une manière certaine, s'ils appartiennent à notre famille ou s'ils s'attribuent ce titre sans raison. En effet, dans l'acte dont nous venons de parler on ne mentionne pas leurs ancêtres. Dieu sait mieux la vérité.

La cause de l'obscurité dans laquelle ils vivent est que celui des deux qui réside à Tétouan, perdit son père, alors qu'il était encore dans le sein de sa mère. Il fut donc élevé comme un orphelin, sans être connu de presque personne dans cette ville ; ceci m'a été rapporté par une personne qui l'avait connu dans son pays. Quant à l'autre, qui avait son père à Tâçarouût, il fut élevé dans le djebel 'Alâm des Beni-Tlîd (بنى تليد), d'où lui vient le nom de *Tlîdi*, ensuite, il habita longtemps le village d'Azdjed (ازجد). Je tiens ces détails des habitants de cette contrée.

Ces circonstances, jointes au retard que mit son ancêtre à quitter son pays, et à son séjour prolongé chez ceux qui restèrent en pays ennemi, font qu'il s'élève des doutes dans l'esprit au sujet de ceux qui se sont trouvés en pareille situation, malgré les témoignages des gens de leur pays.

La raison pour laquelle certains habitants de Grenade tardèrent à quitter leur pays n'est autre que la suivante. Ces gens avaient deux villes, l'une à côté de l'autre, la ville de *Grenade* et la ville d'*El-H'amra* (الحمرا) Alhambra) bâtie par Aboû Youssef El-Merîni, pour servir de résidence à leurs rois. Lorsque l'ennemi, (Dieu le maudisse !) les assiégea pour la dernière fois, ils furent éprouvés, au point de souffrir de la faim. Craignant que la ville ne fût prise d'assaut et les femmes et les enfants enlevés de force, ils conclurent la paix et offrirent de céder la ville d'El-H'amra à condition qu'on laisserait la vie à eux, à leurs femmes et à leurs enfants, qu'on leur

garantirait la possession de leurs biens, et qu'ils pourraient librement se retirer en pays musulman après avoir vendu leurs propriétés à qui ils voudraient, sans qu'ils eussent à redouter aucun acte de trahison. La paix fut conclue entre les deux parties à ces conditions, qui leur furent toutes garanties.

Les habitants s'empressèrent de partir en grand nombre, accompagnés de leur roi, l'émir Moh'ammed ben 'Ali ben Naçr. Cette foule nombreuse emmena avec elle femmes, enfants et biens mobiliers, et se retira à Fez, où elle s'établit.

Or, l'infidèle maudit leur avait prêté des vaisseaux et avait fait semblant d'être juste avec eux dans le but d'empêcher leur départ. Plusieurs se laissèrent tromper et se décidèrent à demeurer dans le pays conformément aux conditions de la paix, comme firent aussi ceux qui ne purent ou ne voulurent pas emmener leurs familles. Ils restèrent ainsi sept années. Mais ensuite, l'infidèle maudit ne voulut plus supporter l'Islâm ni entendre à ses côtés l'appel à la prière. Il chassa donc les musulmans de la ville et les établit dans les faubourgs ou dans les villages environnants, tout en les empêchant de se retirer en pays musulman, et voulut même les faire apostasier. Ceci se passait en l'année 904 (18 août 1498) (1). Un certain nombre d'entre eux refusèrent, et d'autres habitants de l'Espagne essayèrent même de résister, bien qu'ils en fussent incapables. Il y eut parmi eux trois groupes différents. Un groupe se retira sur une montagne escarpée et put combattre et s'y maintenir avec femmes et enfants jusqu'à ce qu'il obtint la paix et se retira en pays d'Islâm. Un groupe lutta sur place et fut entièrement détruit. Un troisième groupe fut cerné dans les centres qu'il habitait, sans pouvoir ni se défendre ni attaquer. Il fut forcé de renoncer à l'Islâm et resta sous la domination des infidèles sans pouvoir pratiquer

(1) Cf. p. 127.

ouvertement ses croyances. Tous ces faits ont été racontés par l'auteur du *Kitâb el-'Açr*, lequel raconte la destruction de la dynastie des Beni Naçr, (كتاب العصر بنى نصر). (انفراض دولة بنى نصر).

Ce dernier groupe, dont les membres étaient dispersés dans le pays, resta longtemps dans cette situation, jusqu'au moment où il devint plus nombreux. Il chercha alors à secouer le joug de l'ennemi, et essaya de se révolter. Mais le maudit se montra très dur à son égard et voulut l'exterminer. Quelques-uns d'entre eux parvinrent à s'échapper et se rendirent auprès du roi de l'Islâm, qui était alors le sultan Aboû r-Rabî' Soleyman Et-Turkî, et implorèrent sa protection. Il écrivit aussitôt à l'ennemi : « Si vous mettez votre dessein à exécution, j'userai de représailles avec les chrétiens qui sont sous mon autorité. » Beaucoup de chrétiens, en effet, possédaient, en son pays, des villes et des villages. Il exigea que l'on fit sortir sous protection tous les musulmans de ces pays chrétiens, pour les mener dans un autre ; faute de quoi il irait les chercher à la tête de troupes auxquelles on ne pourrait résister.

Les chrétiens, connaissant sa force et craignant une attaque de sa part, firent sortir de leur pays tous ceux qui étaient sous leur domination tyrannique et les renvoyèrent en pays musulman. Aussi, grâce à Dieu, ne reste-t-il plus aucun musulman dans leur pays. Ceci eut lieu en l'année 1018 (6 avril 1609).

DEUXIÈME FRACTION

La deuxième fraction comprend les trois frères jurisconsultes, fils de Aboû 'Abdallah Moh'ammed ben 'Abd Allah, lequel habitait le Soûs. Leur père Aboû 'Abdallah vint s'établir dans le Soûs, aux environs de l'année 1030 (27 novembre 1620). A son arrivée il affirma que son origine était noble et sainte, et qu'elle remontait à Notre-

Seigneur 'Abd el-K'âder el-Djilânî. Plusieurs personnes venues de différents côtés, avaient recours à sa protection et étaient à son service. Il se fit reconnaître par les habitants du Sahara (nomades), lesquels s'attachèrent à lui, reconnurent sa dignité, et lui offrirent des cadeaux à cause de son origine. Avant l'époque actuelle, ces nobles venaient à Fez recevoir l'hospitalité chez nous et nous faisaient ainsi reconnaître leur origine. Un de mes oncles, ainsi qu'un jurisconsulte des plus sérieux, m'ont affirmé qu'ils sont arrivés de la région de Tlemcen dans notre Magreb. Dans la suite, j'ai rencontré l'un de ces trois frères Aboû l-'Abbâs Ah'med ; il m'apprit que leur père, quand il s'établit dans le Soûs, venait de *K'al'a Taoughzert* (فلعة تاوغزرت) qui se trouve dans le *Telad (Bilâd?) Tahert* (تلاد تاهرت) où il était né. Il y laissa des parents qu'il y avait. Entre cette K'al'a et Tlemcen, située à l'Est, il y a, m'a-t-on dit, cinq jours de marche.

J'ai retrouvé une correspondance émanant de leur père, le jurisconsulte Aboû 'Abd Allah Moh'ammed ben 'Abd Allah, et adressée par lui en 1052 (1^{er} avril 1642) à mon père et à mes oncles ; ceux-ci sont encore en vie. Il leur faisait connaître sa condition et leur racontait son histoire. Voici le texte de ce qu'il leur écrivit ; j'omets ce qui n'aurait aucune utilité pour nous :

« A nos frères, les seigneurs, les nobles, les k'âdriytes qui habitent la ville de Fez, la bien gardée de Dieu, je veux dire les enfants de Sîdî Mas'oûd et de Sîdî Moh'ammed. Le salut soit sur vous tous et sur chacun, et que Dieu vous accorde sa protection. Nous vous informons que nous sommes dans le Soûs depuis environ vingt-deux ans. Nous y sommes connus et honorés par tous les habitants de ce pays du Maghrib. Nous sommes des descendants du cheykh Moh'ammed ben Cheykh Naçr, ben Cheykh 'Abd er-Rezzâk', ben Cheykh 'Abd el-Kâ'der el-Djilânî. En ce moment nous habitons le village de Tabzart (تبزرت) du *Soûs El-Ak'ça*, qui se trouve dans

le pays de l'Oued Soûs du côté du littoral. Nous vous informons aussi que nos ancêtres habitèrent d'abord Baghdâd, d'où ils allèrent à Miçr (مصر) ; de la ville de Miçr ils se rendirent à Tâhert en Ifrik'îya. Dans ce pays, dans la K'al'at el-Kâf nous avons eu sept ancêtres connus. Nous vous informons de ces choses afin de rappeler la parenté qui nous unit avec vous et avec tous les nobles en général et, en particulier, avec la famille des *Sibtiytes* (سبطيون) et avec les descendants de Fât'ma Ez-Zohrà. Nous descendons, d'une manière précise, du cheykh, le pôle des pôles, le cheykh des cheykh, le cheykh 'Abd el-K'âder. Il ajoute à la fin : ceci a été écrit à la date de Ramadan le respectable, l'an 1052 ».

Tel est l'exposé de la généalogie de cet homme.

Nous avons appris dernièrement qu'à Tlemcen et aux environs, il se trouve des gens qui s'appellent Oulâd Sîdî Moh'ammed ben 'Aïssa, et qui font remonter leur origine à Sîdi 'Abd el-K'âder el-Djîlânî. Il est possible qu'ils soient parents de ceux dont nous venons de parler.

Nous avons donné l'hospitalité à un homme venu pour se faire reconnaître par nous, en l'année 1082 (30 avril 1672). Il ne me fut pas possible, à cause de son départ précipité, de me renseigner avec certitude sur son origine. Dieu sait si les prétentions sont exactes !

Il faut donc compter parmi ceux qui se rattachent à notre branche et s'attribuent notre origine, les deux fractions dont nous avons parlé, lesquelles habitent ce pays, et la fraction qui habite à Tlemcen. Or, les hommes se classent d'après leurs rangs, et chaque groupe connaît ses compatriotes.

Trois catégories de nobles

Les nobles forment trois catégories. La *première* comprend ceux dont l'origine a toujours été connue

publiquement, qui n'ont jamais émigré, et qui ont une histoire connue en tout temps.

La *deuxième*, comprend ceux qui ont émigré du pays où il étaient connus de tous, et dont l'origine est restée connue du public, à cause des hommes qui les accompagnaient et qui les ont fait connaître, ou à cause d'actes légaux qu'ils avaient en leur possession.

La *troisième*, comprend ceux qui, venus d'un pays étranger, ne peuvent prouver l'authenticité de leur origine, mais dont l'assertion n'est combattue par aucun contradicteur. La valeur de cette catégorie repose sur la foi que l'on a dans ce qu'ils affirment, et sur l'absence de contradiction. On les honore officiellement dans les réunions publiques, et l'on ne peut, dans son fort intérieur, contester leur origine, faute d'une preuve contraire qui y autorise.

A la deuxième catégorie on peut en rattacher une autre, ce qui porte le nombre des catégories à quatre. Elle comprend ceux qui ont entre les mains des preuves de leur origine, mais dans le pays d'où ils ont émigré, on ne la reconnaissait pas publiquement. Ces actes ne suffisent pas à donner une preuve certaine de leur noblesse, si d'autres ne viennent s'y ajouter, pour confirmer la vérité. On ne sait donc si l'on doit les classer dans la première catégorie ou en former une quatrième. Il semble qu'on devrait plutôt les compter à part, malgré l'acte qui témoigne de leur origine noble.

Conclusion finale. — But de l'auteur Titre de l'ouvrage

Voilà la fin de ce que j'ai eu l'intention de faire, et par la volonté de Dieu j'ai terminé ce travail, et j'ai achevé d'écrire ce que je voulais réunir au sujet de nos pères et de nos ancêtres. Mon but était de les faire connaître à leurs descendants et à leurs successeurs, pour ceux

d'entre eux qui auraient le désir de les connaître et de tirer quelque avantage de cette étude.

Celui qui veut contrôler la vérité des assertions d'un auteur, doit examiner ce qui manque, ou ce qu'il y a de superflu dans ce qu'il lit, en y appliquant son esprit et son cœur, il attire sur lui les bénédictions de Dieu. Dans cet ouvrage, s'il plaît à Dieu, chacun rencontrera ce qu'il désire et son cœur sera satisfait. Car il y trouvera la généalogie des descendants de Sîdî 'Abd el-K'âder, avec toutes leurs branches réunies au complet. J'ai seulement cherché à être bref et à me borner, dans l'exposition de chaque branche. Je n'ai écrit que le nécessaire et je n'ai pas dit tout ce que les savants ont exposé sur cette généalogie : cela m'aurait entraîné trop loin.

Or, dès que j'ai atteint le but que je m'étais proposé, et que j'ai senti le parfum qui m'annonçait la fin de mon travail, j'ai conclu cet ouvrage auquel j'ai donné le titre de : (1) « Connaissance parfumée de ceux qui appartiennent à la noble généalogie de Sîdî 'Abd el-K'âder, et qui sont établis à Fez ».

مناسبة للنسب الكريم بالعرب العاطر و نسب من بهاس من
ابناء الشيخ سيدى عبد الفسادر

Celui qui a l'intention de connaître sa condition et ses ancêtres ne doit rien changer à ce qui est consigné dans ce livre, mais qu'il garde tout avec soin et dans chaque partie ; qu'il se garde aussi d'y rien changer dans le but de se créer des titres de gloire et d'honneur !

Et Dieu sait que mon seul désir était d'atteindre le but dont j'ai parlé. Le mérite de l'homme ne consiste pas à exposer ses propres qualités, ou celles de ses ancêtres,

(1) C'est le titre de la deuxième partie de l'ouvrage Kitâb en-Nasab, qui comprend l'écrit d'Abd es-Salâm, et des généalogies d'El-'Achmaoui.

sans nécessité. Le Prophète a placé la gloire dans la noblesse des ancêtres du temps d'ignorance, comme il est dit dans le *Çah'ih'*. Mâlek répondit à quelqu'un qui l'interrogeait sur son âge : « Occupe-toi de ce qui te regarde ; la valeur de l'homme ne consiste pas à dire son âge. » Il lui apprit de la sorte de ne pas s'occuper de ces questions, pas plus que de son origine et de sa condition.

Louange à Dieu pour les grâces et les bienfaits qu'il nous a accordés, et pour les faveurs que, dans sa générosité, il nous a données. Nous le remercions spécialement de ce que sa libéralité et sa générosité ont fait pour nous avant l'existence. Nous le prions de couronner par sa grâce, la fin de notre travail, de même que nous l'avons commencé par sa louange et par la demande de son secours. Qu'il nous pardonne ce qu'il peut y avoir de défectueux dans le travail que nous avons entrepris, et dans les louanges que nous lui avons adressées ! Rien ne lui est caché, et rien ne peut lui résister ; mais il connaît les intentions et le but que l'on se propose. Il est le Miséricordieux, le très aimant.

O Dieu, de même que vous nous avez accordé votre ami Moh'ammed et que vous l'avez établi notre guide et notre intercesseur, nous vous prions, en son nom, de nous pardonner toutes les fautes que nous avons commises, de nous accorder, ainsi qu'à nos amis, le bonheur que vous avez réservé à vos saints, et de faire que le plus beau, le plus heureux de nos jours, soit le jour où nous vous rencontrerons. Répandez vos bénédictions sur lui, sur sa famille, et accordez-lui des faveurs qui ne périssent et ne se terminent jamais ; des faveurs qui vous soient agréables, qui leur soient utiles, qui nous obtiennent votre protection, à nous, à tous nos amis et à tous ceux qui nous auront suivis, jusqu'au jour du jugement.

Cet ouvrage a été terminé à la fin de cefer l'excellent, de l'année 1089 (fin mars 1678).

Louange à Dieu, maître du monde! Que ses grâces soient sur notre seigneur, notre prophète, notre maître Moh'ammed, sur sa famille et ses compagnons. Que le salut le plus abondant soit sur eux et dure jusqu'au jour du jugement. Amin!

C'est fini, avec l'aide de Notre Dieu le Généreux.

Fin de copier à la fin de cefer l'an 1315 (juillet 1897 (1)).

Ouargla, février 1905.

A. GIACOBETTI,
des Pères Blancs.

(1) Le manuscrit de Sidi el-Mekki, sur lequel a été copié celui que nous avons traduit, a été écrit en cefer 1313 (juillet 1895). Il contient 228 pages et a pour titre : *Chadjarat el-Achrâf wa Ma'den el-Djoûd wa'l-Inçâf.*

La présente traduction a été faite à El-Abiod Sidi-Cheykh et revue à Ourgla.